**LA VALISE**

**INTROUVABLE**

,--ê '

*J*

**Aiaàré Adoul**



de Patricia St. JOHN

Ce récit charmant, dont les descriptions font aimer la nature, et qui dénote une fine psy­chologie et une compréhension profonde des besoins spirituels de l'enfant, a reçu — sous le titre anglais de « The Tanglewoods'Secret » — le premier prix d'un concours de littérature lancé par la Ligue internationale pour la lecture de la Bible.

Traduit en un style simple et enjoué, « Le Secret de la Clairière » a passionné les enfants de langue française.

de Patricia St. JOHN

Connaissant l'accueil enthousiaste réservé pa, le public aux ouvrages de Patricia M. St. John, la Ligue pour la lecture de !a Bible se fait une joie de présenter cette troisième édition de « Qui donc a frappé ? » Le récit se déroule en Suisse, dans les montagnes, tout ce qui se rapporte à la vie d'Annette, Lucien et Dan; ne manquera pas de captiver ic lecteur, et le message simple et profond de ces pages continuera, nous l'espérons, à toucher à salut petits et grands.

de J. C. GRUND

Dans le sillage de la révolution hongroise un jeune orphelin russe, un Besprisornyi, est jeté dans un camp de personnes déplacées. Lui qui *a vécu* jusqu'alors comme une bête ce proie y reçoit pour la première fois des témoignages d'intérêt humain et d'amour du prochain ins­piré par le Christ. L'histoire nous raconte un lent cheminement vers l'espoir.

UN LONG VOYAGE

Vos billets... !

Un petit homme sec, sévère sous sa casquette flambant neuve qui le grandit, vient d’apparaître à la porte du compartiment. C’est le contrôleur. D’un seul regard il a tout vu.

Sa voix impérative fait l'effet d’une bombe au milieu des voyageurs assoupis. Chacun, à cette apostrophe inattendue, sursaute, puis s’affaire et s’inquiète. On ouvre des sacs, on fouille nerveuse­ment des poches, on inspecte à plusieurs reprises les portefeuilles. Seul, la tête penchée en avant, un gros monsieur qui occupe le coin, près de la fenêtre, continue tranquillement son sommeil. Il semble con­templer ses mains jointes qui se soulèvent lente­ment à chaque inspiration. Son visage paisible, dé­tendu, bon enfant, contraste singulièrement avec la mine défaite de sa compagne qui s’affole tout près de lui.

— Arthur, Arthur ! Tu as les tickets... dit-elle en secouant son mari.

Arthur ouvre de grands yeux égarés, ahuris. Il ne sait où il est, ni ce qu'on lui veut. Cependant le visa­ge réprobateur de sa femme le ramène brutalement à la réalité. Alors, il comprend... Il se lève brusque­ment, réfléchit un instant en regardant les filets, prend sa veste qu’il tourne et retourne, puis, visible­ment inquiet, fouille les poches de ses pantalons.

Pendant ce temps, le contrôleur poinçonne les billets qu'on lui présente, en disant chaque fois un « merci » à peine articulé. C’est maintenant le tour du gros monsieur.

— Allons, dépêchons-nous, dit l’employé, les yeux braqués sur Arthur.

Naturellement, ce « dépêchons-nous » manque son but. Le monsieur s’affole et sa femme éclate :

— Ah ! mon Arthur, dit-elle en secouant la tête d’indignation, tu es bien toujours le même. Pourquoi mettre des billets n'importe où ? Je n'ai jamais pu t’apprendre l’ordre...

Le contrôleur qui les observe, tapote la vitre. C’est sa façon de maîtriser son impatience qui va finir, sans éclat, dans ce geste nerveux. Il faut dire qu’il est habitué à de tels incidents.

— Arthur, regarde donc dans la petite poche de ton gilet. Je parie qu’ils sont là, poursuit-elle de plus en plus exaspérée.

Dans la petite poche du gilet, pas de billets, pas plus que sur le Mont Blanc. Un silence, chargé d'impatience ou d’inquiétude règne dans le compar­timent. Tous les yeux — des yeux amusés — sont dirigés vers le gros monsieur qui inspecte fébrile­ment ses vêtements. Son épouse suit tous ses gestes en branlant la tête.

— Les voilà ! Je les tiens, s’écrie Arthur triom­phant. Sa femme pousse un grand soupir de soula­gement puis ferme les yeux. Elle se voyait déjà en train de régler une deuxième fois le prix de son voyage, et cela à cause d’un incorrigible mari. Son visage révélait clairement tout à l’heure qu’elle n’était pas prête à lui pardonner le moindre verse­ment supplémentaire. C’est qu’on ne voyage pas gra­tis, dans ce bas monde !

* Et toi, petite, continue le contrôleur.

La fillette ainsi interpellée tend son bout de car­ton avec l’assurance d'un habitué des trains. L’em­ployé s’en empare, l’examine, puis fait la moue en secouant les épaules :

* Tu vas à Mulhouse, petite ?
* Oui, Monsieur !
* Toute seule ?
* Oui, Monsieur !
* Quelqu’un t’attend là-bas ?... Tu es bien jeu- nette.
* Oui, Monsieur !
* Enfin, je souhaite que tu arrives sans encom­bres.
* Certainement, Monsieur. Mon train est direct jusqu’à Strasbourg et je sais que j’arriverai demain matin à sept heures trente. Je descends à Mulhouse, c’est simple !
* Hum ! Simple ! J’espère pour toi que tout ira bien, mais c’est pas sûr.

Sans dire un mot de plus, il disparaît dans le cou­loir.

Il fait lourd. Le soleil de juillet surchauffe l'atmos­phère. On dirait que la campagne va prendre feu. Les vitres sont largement ouvertes et i'air tiède qui s’engouffre dans le compartement fait danser les étiquettes aux poignées des valises.

Le train vient de quitter Avignon et roule à toute vapeur en direction de Valence. Le paysage chan­geant file en silence. A gauche, on voit, arides et calcinées, les montagnes de l'Ardèche, se reflétant dans les eaux bleutées du Rhône. A droite alternent les petits jardins, les prés à l’herbe desséchée, les villages aux maisons basses coiffées de tuiles noir­cies. A quelque cent mètres, la route est signalée par deux rangées de platanes saupoudrés de poussière grisâtre.

Bien vite, l’assoupissement gagne les voyageurs. Nul n’a envie de parler. Seule dans son coin, face au gros monsieur de nouveau plongé dans un profond sommeil, Maryse — c’est le nom de la fillette — regarde la campagne en mouvement, heureuse et fière de voyager. Sa frimousse ronde sous une che­velure épaisse est illuminée ; ses yeux brillent de bonheur. Elle a laissé les siens à Marseille et se rend sans escorte chez l’oncle Fritz qui habite Soultz, en Alsace. L’oncle Fritz doit venir la prendre à Mulhouse, avec sa voiture, et il est convenu qu’il sera sur le quai pour l’accueillir.

— Craindre ! Pourquoi ? pense-t-elle en évoquant la moue du contrôleur. Certes, le voyage est long, mais pas du tout compliqué : il suffit de ne pas quit­ter le wagon, voilà tout ! Bien sûr, il faudra passer toute une nuit dans le compartiment, mais qu’impor­te. Ce n’est pas le bout du monde ! Etre seule, sans contrôle, c’est merveilleux ! Maryse sent confusé­ment qu’elle est véritablement « quelqu’un » !

Lasse d’être assise, l’enfant se lève, enjambe avec précaution les voyageurs qui somnolent, puis circule dans le couloir presque vide. Il n’y a que deux hom­mes qui devisent à voix basse en fumant leur ciga­rette.

Maryse colle le nez à la vitre et admire la campagne remplie de soleil. Par instant, des lambeaux de fumée s’éparpillent dans le ciel bleu. Derrière elle, le compartiment est occupé par une famille qui a ouvert ses paniers. Entouré de quatre gosses affa­més qui ne le lâchent pas du regard, le père, petit homme à moustaches, aux yeux vifs, coupe avec précaution une énorme miche de pain.

* C’est l’heure de goûter !

Elle se précipite à sa place, franchit une fois de plus les jambes entrecroisées des voyageurs, non sans difficultés du reste, et tire une tartine de son sac.

* Tu as bon appétit, petite, remarque avec un sourire amusé monsieur Arthur qui vient d’ouvrir les yeux.
* T’as bien de la chance d’en avoir, continue sa femme qui sort de sa torpeur. On est assez mal­heureux lorsqu’il faut suivre un régime, se priver de tout ce qui est bon. Va, garde-le ton appétit !

On devine que les friandises de la fillette font envie à la dame. Elle passerait volontiers par-dessus son régime. Un jeune soldat réveillé par ces excla­mations, sent « monter la faim », lui aussi. Il sort de sa musette un quignon de pain.

* Nous y serons bientôt, dit Arthur.
* Tu crois, répond sa femme.
* Oui ! Nous avons brûlé Livron. Encore quelques minutes.

En effet, peu après le wagon est secoué dans un grincement de ferraille ; les voies se multiplient, des maisons noircies par le charbon, apparaissent. Le train ralentit son allure ; voici Valence. Deux per­sonnes, dans le compartiment, se lèvent, saisissent leurs bagages et les rangent dans le couloir. Sur le quai, une foule nombreuse s’agite bruyamment ; les visages sont tendus et mécontents.

— J’espère que tout ce monde ne va pas monter dans mon train. Quelle cohue !

Le train stoppe lentement. Les voyageurs quittent le compartiment en lançant des « au revoir messieurs- dames » à peine distincts.

Maryse ne bronche pas, occupée per la foule qui circule sans arrêt.

— Les gens ont l’air bien excités ! Quel bruit ! Comme c’est curieux !

Des gendarmes, nombreux, vont et viennent très affairés.

Derrière sa vitre, Maryse se sent tranquille.

LA GRÈVE

Le nez contre la vitre, Maryse suit, amusée, les allées et venues de la foule surexcitée qui a envahi les trottoirs. Sous ses yeux, deux hommes aux traits tendus s’examinent longuement avec mépris : on di­rait deux chats qui vont se battre. L’un d’eux est certainement un voyageur car il tient une petite vali­se de cuir. L’autre, en habit de travail, le visage noirci par le charbon est bien reconnaissable : c’est un cheminot. Autour d’eux, un attroupement de gens fort divers les regarde, l’air visiblement ennuyé ou irrité.

* Alors, on ne part pas, dit le voyageur en co­lère.
* Ordre de grève, répond l’autre.
* Ordre de grève, ordre de grève ! Elle m’agace votre grève. Je dois être ce soir à Lyon pour affaire importante et vous pensez bien que ça ne m’amuse pas de rester ici à battre la semelle dans votre gare.
* Cela ne me regarde pas. Les ordres sont les ordres.
* Les ordres ! Quels ordres ?
* Les ordres du syndicat.
* N’est-ce pas pitoyable, ça ! Ce sont les syndi­cats qui font la loi maintenant. Ah ! nous sommes beaux ! Et le résultat, c’est le désordre partout, dans tout le pays. Nos grands-parents n’avaient pas de syndicat et ils vivaient heureux quand même. Tout marchait bien alors I
* Calmez-vous donc, répond le cheminot exas­péré. On voit que vous l'avez facile, vous. Si on vous laissait mourir de faim avec un traitement de misère, vous revendiqueriez bien. Vous seriez le premier à crier au scandale.
* Si j’étais au gouvernement, je vous flanquerais à la porte tout bonnement, vous et tous les pares­seux avec vous.
* Répétez-le, espèce d'égoïste.
* Oui, je le maintiens. Je vous flanquerais dehors.

— Ça va tourner mal, dit une grosse dame à son voisin. Levons-nous de là.

Des exclamations diverses fusent ici et là. On prend parti pour l’un ou pour l’autre suivant qu’on est un voyageur en panne ou un ouvrier lésé.

Les deux hommes, rouges de colère, ébouriffés, agressifs, sont tout près l’un de l’autre.

— Ils vont s'empoigner, pense Maryse en fermant les yeux un instant pour ne pas voir. Ils vont s’em­poigner pour de bon, c’est affreux !

Soudain les clameurs s'arrêtent. Un silence impres­sionnant envahit la gare. L’enfant entr’ouvre les pau­pières :

— Qu’y a-t-il ?

Plusieurs casquettes surgissent à droite. C'est la police !

— Allons, allons, pas de manifestations ici ! Cir­culez, tonne une voix rude. Circulez !

— Le groupe se disloque rapidement. Les deux hommes s’éloignent à contre-cœur en se lançant des regards chargés de haine tandis que les haut-parleurs, soudain mis en branle, crachent à tous vents des sons discordants qui remplissent la voûte, couvrant toutes les voix. Les discussions s'arrêtent. Chacun écoute avec inquiétude.

Allô ! Allô !

Maryse tend bien l’oreille, car l’émission est fort médiocre.

« Le train R.S. en partance pour Strasbourg restera en gare de Valence jusqu'à nouvel ordre. MM. les voyageurs sont priés de descendre de voiture et de quitter les quais ».

Allô ! Allô ! Plusieurs fois cette terrible nouvelle retentit aux quatre coins de la gare. Maryse, dans son compartiment, ne sait que penser.

* Alors, il faut attendre ici ! dit-elle tout bas. Tout autre que Maryse aurait fondu en larmes en criant : « Que vais-je devenir ! Que vais-je devenir maintenant ! » Mais non ! Elle n’est pas inquiète pour un sou. Au contraire. Ce contretemps l’amuse. C’est merveilleux ; elle va pouvoir passer toute seule, oui toute seule, une journée dans Valence qu’elle ne connaît pas. Elle a l’impression de vivre un vrai voyage de roman. L’aventure lui plaît : c’est une fille débrouillarde qui n’a pas peur du loup et qui sait fort bien se tirer des situations difficiles. Et que de choses à raconter au retour !
* En avant !

Maryse grimpe sur la banquette, saisit la poignée de la petite valise, puis s’enfile résolument dans le couloir. Il est vide et les compartiments voisins aussi.

* Tout le monde est déjà descendu !

Tout à coup, prise de panique, elle se met à cou­rir.

* Il ne faudrait pas que le train démarre et que je reste seule là-dedans.

La voilà à la portière, essoufflée et effrayée. Plus de cent yeux braqués sur elle, la dévisagent.

* Tu es seule, petite !
* Où vas-tu ?
* Tu as de la famille, ici ?
* Tu sauras te débrouiller ?

Les questions fusent. Maryse ne prend pas garde à tous ces curieux qui s’intéressent à son sort. Fière d’être un personnage important, elle saute sur le quai.

* Je me débrouillerai, laissez-moi tranquille... lance-t-elle à tous.



Elle se faufile dans la foule surexcitée. Sa va­lise qui s’accroche à tout instant ralentit sa marche.

* Attention petite !
* Tu n’y vois pas !
* Tu pourrais pas prendre garde !

Peu importe ces reproches. Elle n’a pas le temps de les prendre au sérieux. Si l'on veut réussir dans la vie, il faut avancer sans s’occuper des autres.

C’est ce que répète l'oncle Henri, et il a bien rai­son.

Maryse se dirige résolument vers la sortie. La porte est grande ouverte. Il n’y a pas de contrôleurs, on peut passer sans encombres. C’est en vain que notre voyageuse montre son billet, personne n’en veut ! Comme c’est curieux !

Partout, des gens nerveux vont et viennent, crient, gesticulent, maugréent à haute voix.

* On en a assez !
* Qu’on nous rembourse !
* C’est pas sérieux !
* On n’a plus confiance !
* Qu’allons-nous devenir ?

Deux vieilles demoiselles — deux miss anglaises qui s’exclament avec des « Oh ! » et des « Yes ! » — se tiennent debout, ahuries, près de la porte, au milieu d'un monde de valises et de paquets que les porteurs refusent de véhiculer.

* Quelle belle photo ça ferait, rumine Maryse qui leur lance un coup d’œil moqueur.

La voilà dehors. La plage grouille de monde. Mê­me atmosphère, même agitation, mêmes cris.

* A bas la grève !
* C’est ignoble !
* On en a assez !

Ces rumeurs n’arrêtent pas notre grande fille. Elle se dirige vers une rue qui débouche à droite et qui longe la voie ferrée. Le trottoir est encombré de gens qui discutent avec véhémence.

Peu importe la grève, après tout ! Grâce à elle, Maryse pourra visiter la ville à son aise, sans être houspillée par une maman ou une tante toujours pres­sées de rentrer.

VIVE LA LIBERTÉ

Quiconque regarderait Maryse circuler avec assu­rance dans les rues de la ville croirait que cette enfant connaît Valence comme sa poche. Sans la moindre hésitation, elle prend la rue de droite qui longe la gare et se fraye un passage parmi les grou­pes d’hommes et de femmes qui discutent avec ani­mation.

Deux cents mètres plus loin, elle débouche sur une immense place, ou plutôt sur un boulevard très large, ombragé en son milieu par plusieurs rangées de platanes, au feuillage épais. De chaque côté de cette allée, c’est la chaussée où circulent sans arrêt d'énormes camions tirant de lourdes remorques. Le trafic est intense et le vacarme assourdissant.

Très prudente, Maryse attend pour traverser la rue. De l'autre côté, elle aperçoit des bancs à l'om­bre des grands arbres, et ces bancs semblent lui faire signe. En une file ininterrompue, autos et ca­mions passent devant elle à vive allure. C’est effrayant I

Au bout d’un moment, Maryse profite d’une accal­mie pour traverser la chaussée, en empruntant les passages cloutés. Elle a l'habitude de la ville.

La voilà sous les épais ombrages. Elle goûte avec plaisir la fraîcheur de ce lieu, car l'atmosphère est lourde en ce deux août. Là encore, des petits groupes animés s’entretiennent des événements du jour.

Quelques hommes sont absorbés par une partie de boules bruyamment disputée. Maryse les regarde un instant, plus intéressée par leurs faits et gestes et leurs éclats de voix que par la partie elle-même. L’un d'entre eux est justement en train de jouer. D’abord, il étudie le terrain avec sérieux, sous les regards de ses amis. Puis, les pieds joints, les genoux légèrement pliés, le corps penché en avant, les yeux rivés sur le but, il lâche sa boule d’un petit coup sec. Elle part rapidement en faisant crisser le sol tandis que son propriétaire la poursuit à petits pas, avec inquiétude. Où va-t-elle aller ? La boule ralen­tit, zigzague légèrement, hésite à s’arrêter, enfin s’immobilise. L'homme trépigne. A ses gestes exu­bérants on devine, sans être grand clerc, qu’il a gagné.

Un peu lasse, Maryse se dirige vers un banc vide que ses occupants viennent juste d’abandonner. Ce n’est pas toujours que l'on trouve de quoi s'asseoir durant ces longues soirées d’été où l’on a plus de plaisir à vivre dehors que dans les maisons surchauf­fées. Maryse oublie que le temps passe et que c’est l’heure où les gens regagnent leur demeure pour le repas du soir.

Huit coups sonnent dans le lointain, à quelque horloge de la ville.

— Déjà huit heures ! s’exclame-t-elle. Alors je comprends pourquoi la faim me tenaille. J’ai les dents longues.

Puisqu'elle est seule, le banc lui servira de table et de siège. Elle ouvre sa valise et, sans façon, étale sa serviette bariolée quelle transforme en napperon. Maryse dispose avec soin ses provisions car elle est méticuleuse, même en voyage. Là, deux tranches de jambon. Ici, quatre tartines beurrées, une cuisse de poulet, un verre de confiture et deux bananes. Que de richesses ! Soudain, Maryse s’arrête. On a l’habi­tude, à la maison, de commencer tous les repas par la prière. Pourrait-elle oublier une chose si impor­tante ? Pourrait-elle manger sans fermer les yeux un instant, sans répéter la traditionnelle prière qu'elle récite tous les jours à midi ?

Cependant, Maryse est intimidée car elle est au milieu de la place publique. Bien des gens vont et viennent encore autour d'elle. L'enfant jette un re­gard circulaire... Personne n’a les yeux sur elle ; vite, il faut en profiter. Quelques secondes suffisent. Ma­ryse abaisse les paupières et d’un seul jet, marmon­ne : « Mon âme bénis l’Eternel et n’oublie aucun de ses bienfaits ». Elle sent bien confusément qu’j n’y a pas grande ferveur dans sa prière. Elle pens moins à Celui qui donne la nourriture avec tant d. bonté qu’aux gens qui peuvent la regarder. Maryse a un peu honte et voudrait bien recommencer, mais c’est un peu ridicule, quand même. Rassurée cepen­dant, elle se sent libre de mordre à ses tartines. Elle mange vite, silencieusement, heureuse comme un grand personnage enfin maître de sa destinée.

Sans interruption, les lourds camions se succè­dent dans un bruit de chaînes et de ferraille.

Depuis un moment, la petite voyageuse se sent observée. Quelqu’un la regarde ! Elle tourne la tête et voit un grand diable d’arabe, sec comme un mor­ceau de bois ; il la contemple, amusé. Sur son épaule gauche, s’entassent des tapis de toutes couleurs.

* T’en as bon appétit, toi, lui dit-il, en découvrant de grandes dents blanches.

Maryse ne répond rien. Elle n’aime pas qu’on l’examine ainsi. Elle continue à manger, mais cette présence la gêne. Il n’y a rien de plus désagréable que de manger sous les yeux de quelqu’un.

* Je ne veux rien, lance Maryse. Je n’ai pas be­soin de ta marchandise. Va plus loin.

Le bonhomme surpris fait volte-face, sans ajouter un mot. Il reprend son chemin comme s’il battait en retraite, sans doute impressionné par tant d’aplomb.

Maryse est fière :

— Je l’ai eu... murmure-t-elle satisfaite.

L’air fraîchit légèrement. Bien lestée, Maryse est heureuse ; à peine si elle songe à l’heure qui passe, à la nuit qui vient lentement. La jeunesse est insou­ciante. Elle vit l’heure présente sans se préoccuper de celle qui va suivre, sans chercher à savoir ce qu'elle lui apportera.

Les provisions sont maintenant soigneusement rangées dans la petite valise qu’elle pose à ses pieds, devant elle. Un peu lasse, la fillette regarde d'un œil vague les gens qui circulent toujours pressés. Les joueurs de boules sont partis, il y a quelques instants, et se sont engouffrés dans un petit bar, de l'autre côté de l’avenue. Les bancs se vident les uns après les autres.

— Que dirait maman si elle me voyait là, toute seule dans cette grande ville ! Pour une fois, vive la liberté !

PIERROT

La nuit tombe. Réverbères et magasins s’allument tour à tour tandis que les enseignes lumineuses aux couleurs vives donnent un air de fête au boulevard, toujours animé par le trafic incessant des lourds camions roulant à vive allure dans un tintamarre as­sourdissant.

Maryse est encore assise sur son banc, incons­ciente de l’heure qui passe. Elle goûte la fraîcheur de cette belle soirée d'août et contemple avec admira­tion, ces illuminations multiples. En levant la tête elle aperçoit une immense montre verte qui semble accrochée dans le ciel par on ne sait quel prodige Plus loin, ce sont d’énormes lettres qui s’ajoutent les unes aux autres pour attirer les regards. Maryse peut maintenant lire : HOTEL DU PRINCE. Et tout à coup, cette gigantesque inscription disparaît pour se reformer lettre après lettre quelques instants plus tard. Les passants se font plus rares, l’air fraîchit davantage. Quelques couples s’attardent encore tan­dis que l’obscurité grandit.

Soudain, Maryse devient songeuse.

— Mais où vais-je passer la nuit ? se demande-t- elle comme si elle sortait d’un rêve. Pas un instant elle n’y avait pensé. Pourtant, il fallait chercher un abri car il ne serait pas convenable pour une fille de son rang de dormir comme les sans-logis à la belle étoile, sur quelque banc du boulevard.

Où aller ? Dans un hôtel... il n’y faut pas songer. Maryse a trop peu d’argent pour se payer ce luxe. D’abord on ne sait pas combien de temps durera cette



grève, et ensuite, maman ne lui a remis que quelques modestes pièces comme argent de poche. Qu'est-ce que cela représente ? Elle en avait juste assez pour se procurer un verre de limonade et quelques fan­

taisies pour la route. Avait-elle besoin d’une somme importante puisque son voyage était payé jusqu’au bout et qu'on l’avait pourvue d’un carton bien garni ?

* Mais alors, que vais-je faire ?

Elle essuie quelques larmes... Ce n’est pas sou­vent qu’elle pleure, mais pour cette fois, elle a de la peine à se contenir. Qu’on se mette à sa place !

Maryse se ressaisit brusquement : quelqu’un s’ap­proche timidement. Elle est trop fière pour montrer sa peine. Qui donc vient vers elle, à cette heure tar­dive ? Un garçon de dix à onze ans, haut de taille mais mal vêtu. Il porte des pantalons trop larges et sa chemise, grande ouverte, a dû perdre tous ses boutons dans quelque bataille de quartier. Cependant Maryse est rassurée car il a l’air propre et son visage est sympathique autant qu'on peut en juger à la lueur des réverbères.

A deux pas de la fillette, l’inconnu s’est arrêté : il la regarde longuement, avec curiosité. Il est sans doute surpris de voir, à pareille heure, une fillette qui a si bonne façon.

* Tu voyages, interroge-t-il, apercevant la valise fermée aux pieds de Maryse ?
* Oui !
* Toute seule ?
* Bien sûr !
* Et où vas-tu ?
* A Mulhouse.
* Mulhouse ! s’exclame-t-il sans insister. Le petit ne sait certainement pas où se trouve cette ville car ses notions de géographie sont encore rudimen­taires.
* Tu pars cette nuit, continue-t-il ?
* Hélas, non !
* Pourquoi ? Tu n’as plus d’argent ?
* Tu ne sais donc pas que les trains Font grève. Pas un seul ne marche.
* Je le sais bien. J'étais tout à l’heure à la gare où il y a un monde fou. Ça va mal, tu sais ! Alors tu ne peux pas partir ce soir ? Et que vas-tu faire ?
* Je me le demande. J’ai pas le moyen de me payer l’hôtel.
* Quel est ton nom, questionne-t-il en la dévi­sageant.
* Maryse. Et toi ?
* Pierrot.
* Tu habites ici ?

— Oui, là-bas, dit-il en montrant du doigt la direction de sa demeure. Alors, c’est sûr, tu passes la nuit ici. Et tu n’as pas peur, toute seule ?

Maryse ne répond pas. Il lui en coûte trop de dire la vérité. Cependant, Pierre reste un moment silen­cieux devant elle, les yeux dirigés vers le sol, plongé dans ses pensées. Il réfléchit avec gravité. Sans doute a-t-il une solution pour Maryse ? Celle-ci, n’y tenant plus, éclate en sanglots.

— Oh si, j’ai peur ! J’ai même très peur. Je ne veux pas rester ici toute seule.

Les larmes de Maryse touchent le garçon qui vou­drait bien venir en aide à sa nouvelle amie. Surtout, il ne faut pas que cette petite reste là cette nuit.

— Ne pleure pas, Maryse. Je vais voir, ça peut s’arranger... Attends là, je vais revenir... Non ! Ne pleure pas, va !

— Que vas-tu faire ?

— Attends, je vais voir ! Et sans ajouter un mot de plus, Pierrot s'éloigne en courant. Il traverse la chaussée et s’enfonce dans 'une petite rue sombre qui donne sur le boulevard.

Maryse s'est assise, pensive. Il n'y a pas à déses­pérer puisque quelqu’un s’occupe d’elle.

* Ce Pierre doit avoir une idée, se dit-elle. Peut- être connaît-il des braves gens qui pourront me tirer d'affaire ? Certainement, il a un plan.

Les minutes passent ; elles sont toujours longues lorsqu'on attend. Elles sont lourdes aussi quand l’an­goisse vous étreint.

De rares personnes vont et viennent, pressées. Pas une seule ne remarque Maryse qui reste immobile dans son coin sombre. Il est sans doute tard ! Tout à l’heure, Maryse comptait dix coups à l’horloge de la ville.

* Qu’il est long à revenir, pense Maryse. Qu’il met du temps ! Pourvu qu’il ne m’oublie pas ou qu’on ne l’oblige pas à rester chez lui !

Elle ne lâche pas des yeux la petite ruelle sombre d'où elle s’attend à voir surgir son nouveau compa­gnon... En effet, le voilà ! Il court vers elle et lui crie, essoufflé :

* Maryse, Maryse !
* Et alors ?
* Tu peux venir.
* Où ça ?
* A la maison. Maman est d'accord. Tu coucheras chez nous.
* Bien vrai !
* Je t’assure.

Maryse trépigne de joie. Elle embrasse sans façon ce chic garçon, en lui disant :

* Tu es bien gentil. Merci, oui, merci ! Tu viendras un jour chez moi.

Et résolument, elle saisit sa petite valise et se met en route derrière Pierrot qui marche rapidement en direction de la ruelle sombre.

HUMBLE LOGIS

Deux petites ombres s’enfoncent à pas pressés dans les rues étroites et tortueuses des quartiers populeux de la ville. Les réverbères, placés à l’angle des vieux immeubles, éclairent mal ces lieux obscurs. Les maisons sont hautes et les toits, qui semblent presque se toucher là-haut, laissent juste apparaître un ruban de ciel étoilé. Les magasins sont tous fermés, et, à cause de l’heure tardive, la vie s’en est allée de ces endroits, d’ordinaire si animés. Çà et là cepen­dant, on trouve encore cachées dans l’ombre quelques personnes assises devant leur porte qui devisent bruyamment, sans égard pour les voisins qui se préparent au sommeil. Ces gens goûtent la fraîcheur du soir avant de regagner leur demeure surchauffée. Lorsqu’on s’approche d'eux, les éclats de voix se modèrent, la conversation ralentit et meurt. On res­sent alors une gêne indéfinissable parce qu’on devine, dans ces ténèbres, des yeux qui vous épient sans indulgence. Et lorsqu’on a dépassé ces groupes attar­dés, le babil, un instant interrompu, reprend de plus belle et l’on se demande si les propos moqueurs qu'on entend derrière soi ne font pas écho à quelque remar­que malveillante sur votre compte. Les gens cachés sont toujours impitoyables.

Maryse est indifférente à tout cela ; elle suit son petit guide sans dire un seul mot, trop heureuse de ne plus être seule. La présence de ce petit gars quelle connaît à peine, la rassure pleinement.

On tourne à gauche, puis à droite... et encore à gauche. Maryse ne serait pas capable de retrouver son chemin dans ce dédale obscur.



* C’est loin, demande-t-elle ?
* Encore deux rues.

Pierrot se faufile dans une ruelle plus étroite, malodorante et sale, puis vingt mètres plus loin, s’engouffre dans un couloir très sombre. Il n'y a pas un brin de lumière, mais notre garçon connaît bien ces lieux si familiers pour lui ; il avance sans hési­tation, sans penser que Maryse est encombrée de sa valise. Elle ferme les yeux, traîne les pieds sur le sol inégal et tend la main en avant pour se guider. Une odeur âcre la saisit à la gorge. Où va-t-elle ? Tout à l’heure, notre fille était pleine de confiance en sui­vant son nouvel ami ; maintenant, elle voudrait re­culer, fuir. Elle ne sait trop dans quelle maison et dans quelle famille elle va échouer. La pauvreté des lieux l’inquiète : Si c'était un bouge, quelque endroit malfamé ? Elle est une fille sans défense !

Maryse n’a pas le temps de fuir, et d’ailleurs ce serait inutile. La porte du fond s’ouvre brusquement et un peu de lumière vient l’éclairer. L'enfant se surprend dans l’attitude grotesque de celui qui tâtonne.

* Maman, je t’amène Maryse.

Une silhouette apparaît sur le seuil.

* Entre vite ! Tu dois avoir peur... Pierrot m'a raconté...
* Merci, Madame, de me prendre chez vous. En effet, je me demandais où j’allais passer la nuit ; cela ne m’enchantait pas de dormir à la belle étoile.

Sans plus de façon, Maryse est introduite dans la cuisine, une grande pièce mal éclairée et d'un aspect minable qui saisit l’enfant habituée à un certain con­fort. Dans la pénombre, on distingue avec peine un grand sommier posé par terre. En face, une crédence vétuste sur laquelle s'entassent bouteilles et assiet­tes jaunies. Une table ronde, branlante, sans tapis, occupe le milieu de la pièce. Ajoutez à cela trois chaises misérables et un petit fourneau haut sur pied placé devant la cheminée, et vous aurez tout le mobilier de cette cuisine.

On le sent bien vite, la misère est dans cette maison, ce qui n’échappe pas à Maryse. Aussi son cœur se serre-t-il à la pensée de devoir vivre là, plu­sieurs jours, au milieu de ces pauvres gens. Une cho­se cependant réconforte et rassure l’enfant : la pro­preté de cette demeure.

La maman qui l’accueille est grande et son visage plein de tristesse. On lit la souffrance sur ses traits amaigris.

La fillette s’assied sur la chaise qu'on lui présente et pose sa valise sur ses genoux. Maryse devine qu’elle va subir un interrogatoire serré.

— Alors, petite, tu es à Valence à cause des trains ?

— Eh oui, Madame !

— Et où allais-tu ?

— A Soultz, en Alsace.

Maryse doit raconter avec force détails ce qu’elle va faire et qui elle va voir. Révéler aussi combien de temps durera son séjour, puis donner des préci­sions sur les siens, sa maison, la rue qu’elle habite, le métier de son père...

— As-tu mangé ? demande la dame après un bon quart d’heure de conversation.

— Oui, Madame ! J’ai tout ce qu’il me faut.

— Tu n’as pas soif ?

* Un peu, Madame !

On lui tend un verre rempli d’eau fraîche qu'elle vide d’un trait sous les regards curieux de son jeune ami. Maryse en est tout intimidée.

* Tu dois être fatiguée, petite !
* Pas trop, Madame !
* Ecoute moi bien : tu vas te coucher tout de suite car tu as eu une journée épuisante. Je voudrais t’offrir une belle chambre, pour toi toute seule, mais nous sommes pauvres, vois-tu, et mal logés. J’ai mis un matelas par terre et tu dormiras dessus ; ce sera mieux que les bancs du boulevard. Tu auras au moins un toit.
* Je vous remercie beaucoup, Madame. Vous me tirez d’affaire, vous savez, et je me contenterai volon­tiers de ce que vous me donnez.

Maryse est introduite dans l’unique chambre de l’appartement, la pièce à côté. A droite, une petite commode se voit à peine car la lumière vient de la cuisine ; à gauche, le lit de Pierrot sans doute.

La maman a déjà préparé le matelas pour Maryse. C’est plutôt un grabat qu’elle a placé tout près de la fenêtre grande ouverte.

* Nous n’avons que cette petite couverture à te donner, dit-elle en lui tendant quelque chose de vaguement laineux. Je pense qu’elle suffira.
* Bien sûr, Madame ! On n’est pas en hiver.
* Je te conseille de te coucher tout habillée, comme cela tu ne seras pas surprise par le froid. L'air est tout de même frais, le matin.

Maryse a vite fait de s’installer. Elle s’allonge sur le matelas qu’elle trouve un peu dur puis, la maman de Pierrot qui suit tous ses mouvements, la recouvre avec soin de la couverture. Ensuite elle se penche jusque vers elle et dépose un gros baiser sur la joue de l’enfant en lui disant :

— En voilà un de la part de ta maman.

Pierrot, sans qu’on ait eu besoin de l’y inviter, s’est enfilé tout habillé dans son petit lit qui grince affreusement.

Maryse n’a pas l’habitude de se coucher ainsi, mais elle est trop lasse pour regretter quoi que ce soit. Du reste, elle a toujours vu que dans toute aventure il y a des heures difficiles, justement pour que l’aventure soit une aventure.

— Mes enfants, dormez bien, dit la dame d’une voix douce. Et surtout ne pariez pas afin de vous endormir plus vite. Bonne nuit !

— Bonne nuit aussi, répond Maryse. Pierrot n'a pas réagi, comme si le « bonne nuit » de sa maman ne le concernait pas. Il se retourne plusieurs fois sur ses ressorts bruyants.

— Il va m’empêcher de dormir, pense-t-elle, son­geuse.

La porte s’est fermée brusquement et la pièce est maintenant plongée dans l’obscurité. Pierrot ne dit mot et Maryse n’ose l’interroger après la recomman­dation quelle vient d’entendre.

— Elle paraissait bien pressée de nous expédier, pense-t-elle tout bas. Il est vrai que les aiguilles ont tourné ! Il faut dormir tout de suite pour être plus vite à demain.

LE LOCATAIRE DU PREMIER

Il y a plus d'une heure que Maryse est couchée ; malgré la fatigue, elle ne parvient pas à trouver le sommeil qui la fuit autant qu’elle le cherche. Les in­cidents de la journée défilent sans interruption dans sa petite cervelle. Pour entrer plus vite dans le monde des rêves, elle voudrait ne plus penser à rien, oublier les heures mouvementées qu'elle a vécues, mais c’est en vain ! Elle ne peut chasser les images qui se pressent dans son esprit. Pour la dixième fois peut- être, elle évoque, comme si cela venait de se pas­ser, la séparation en gare de Marseille, le voyage monotone dans le long couloir du Rhône, la foule hou­leuse des grévistes à Valence, les ombrages du bou­levard, son angoisse à l’approche de la nuit, le petit garçon et sa maman...

A côté d’elle, Pierrot est endormi depuis longtemps. Pour lui, la journée a été comme les autres, sa vie n’a pas changé d’un pouce, aussi le sommeil est-il venu tout de suite, comme à l’ordinaire. On entend seulement dans la chambre silencieuse et sombre sa respiration régulière et paisible qui fait envie à Maryse. Décidément, elle passera la nuit blanche. Elle tourne et retourne sur son matelas trop dur, en perpétuel conflit avec la couverture qui refuse de rester en place. Plusieurs fois elle doit s'asseoir, l'arranger soigneusement, l’assujettir sous le ma­telas... peine perdue ! Elle aussi a la bougeotte !

— Heureusement qu’il ne fait pas froid du tout !

Cependant, un peu de fraîcheur venant du dehors caresse son visage brûlant. Par la fenêtre grande ouverte qui est là, tout près, Maryse peut admirer à son aise le ciel étoilé, si beau par dessus les toits sombres qui se terminent en dentelles. Ses yeux sont maintenant habitués à l’obscurité et elle découvre que la fenêtre donne sur une petite cour intérieure, complètement plongée dans les ténèbres. Les im­meubles sont hauts, semblables à d’immenses mas­ses noires. L’enfant se sent écrasée au fond de ce gouffre profond, peuplé de milliers d’ombres.

Depuis quelques instants, Maryse retient son souf­fle et tend l’oreille, les yeux grands ouverts. Elle entend des pas assourdis, des gémissements curieux et peu rassurants, des coups de poings à la cloison comme dans les maisons hantées. Il ne manque plus que des bruits de chaînes !

Une porte qui vient de s’ouvrir brusquement avec racas et qui ébranle tous les murs de la chambre, ait sursauter l’enfant aux aguets ; son cœur bat dans sa poitrine. Puis une conversation s’engage à côté, dans la cuisine. Maryse reconnaît la voix de la maman de Pierrot qui fait écho à des paroles mas­culines, graves et incohérentes. Il s’agit sans doute du papa qui rentre tard.

— C'est vrai, j’avais oublié que Pierrot avait son père!... Mais pourquoi ne m’en a-t-on pas parlé? Pourquoi regagne-t-il son logis à une heure pareille ? C’est curieux !

Bien vite la conversation s’anime, les voix s’élè­vent, les réparties sont plus vives. Maryse est assise sur le matelas, inquiète. Elle écoute de son mieux, la bouche grande ouverte, cherchant à comprendre ce qui se passe.

* Il parle drôlement cet homme ! On dirait qu’il pleure... pense-t-elle.

Les paroles de la maman lui parviennent plus dis­tinctement, quoiqu’elles paraissent volontairement contenues. Sa voix claire contraste avec celle du mari.

* Tu as encore bu ce soir... tu nous ruines ! dit la femme dans un sanglot.

Maryse a tout compris. Le père de Pierrot est un ivrogne et il rentre soûl, ce soir. Le cœur de l’enfant se serre en pensant à cette malheureuse maman qui a eu tant de sollicitude pour elle.

* Ce n’est pas juste, ce n’est pas juste ça ! murmure-t-elle. Dieu ne devrait pas le permettre.

Non, ce n’est pas Dieu qui veut de telles détresses, jamais de la vie ! Il désire ardemment le bonheur de tous, il aime les foyers qui vivent dans la paix... Seu­lement ! Ce sont les hommes qui lui tournent le dos. Voilà le malheur !

La discussion prend de l’ampleur et dégénère bien­tôt en dispute. Maintenant l’ivrogne crie de sa voix avinée des choses affreuses.

* Ce doit être une brute, pense Maryse toute chavirée.

Un grand coup, qui fait bondir l’enfant, est frappé sur la table.

* Je fais... la loi... ici... grogne le misérable.

Les cris redoublent, effrayants. On ne sait plus maintenant si c’est la maman qui parle ou son mari, leurs voix se superposent.

— S’ils se battaient ? Et si cet homme tuait sa femme ? S'il venait nous assommer tous les deux, ici ?

Le petit Pierre dort tranquillement dans son coin ; il n’a pas bronché malgré le vacarme. Bien sûr, il est fait à de telles scènes et c'est tant mieux pour lui s’il n’entend pas. Les coups redoublent, les éclats de voix aussi. La cloison elle-même est par instant mise en branle comme si l’on s'acharnait sur elle.

— Mais c’est infernal !

Maryse tremble de tous ses membres. C’est trop pour elle, petite sensible que la moindre dispute met à l’envers... Soudain prise de panique, elle s’est levée d’un bond... Mais que fait-elle ? En trois mouvements, elle enfile ses chaussures, passe son gilet... et hop ! enjambe la fenêtre... La voilà atterrissant dans la cour.

— Ouf!

Comment tout cela s’est-il passé ? Personne ne pourrait le dire, pas même Maryse qui est la première surprise de se voir dehors, dans ce lieu sombre où, pour une fois, l’obscurité ne l’effraie pas. Elle reste un instant immobile, près de la fenêtre, rassemblant ses esprits. Elle perçoit encore des cris qui vien­nent de la cuisine, des cris affreux qui lui serrent le cœur.

Mais que va-t-elle faire maintenant ? Elle ne peut rester là jusqu’au lever du soleil. Ce serait du beau si on la surprenait dans cette cour, toute seule.

Quoique l'escalade de la fenêtre soit chose facile, elle ne songe pas à revenir en arrière et à regagner son lit. Non ! Elle préfère partir au plus vite, coucher à la belle étoile sur quelque banc du boulevard plu­tôt que de prolonger son séjour dans cette maison.

* D'ailleurs, que dirait cet homme, demain, lors­qu'il me découvrirait dans son logis, lui qui déclare fièrement « faire la loi chez lui » ! J’ai bien fait de me sauver, on n’est jamais tranquille avec ces brutes.

Il faut déguerpir d’ici et au plus vite.

La fillette inspecte soigneusement la petite cour sombre et découvre devant elle une porte.

* Essayons par là. Cette porte donne sur un cou­loir qui doit déboucher dans la rue. C’est tout ce qu’il me faut.

La porte est ouverte. Maryse en franchit le seuil, avançant sur la pointe des pieds avec précaution, la main prudemment tendue en avant pour ne pas cogner la tête contre quelque obstacle. Elle n’y voit goutte dans ce couloir ! L’enfant fait un pas, puis deux... Elle prend de l’assurance et... Catastrophe ! Elle vient de heurter quelque chose qui vacille un instant, puis s’écrase au sol dans un bruit de ferraille, énorme vacarme dans le silence de la nuit. C’est justement ce que Maryse redoutait. Une bicyclette sans doute mal posée contre le mur, vient de rouler par terre sans qu’elle ait pu intervenir.

Maryse est clouée sur place. Des aboiements de chiens, à tous les étages, jettent l’alarme dans la maison endormie. On perçoit des pas précipités à l'étage supérieur... Une porte s'ouvre brusquement... La lumière s’allume.

— Oui est là, lance une voix peu sympathique.

Maryse qui a retrouvé ses esprits — et ses yeux — a compris. Elle distingue bien maintenant : la porte de sortie est en face, à dix mètres.

Brusquement, elle se lance comme une folle en direction de la rue, tire le loquet qui résiste un ins­tant, s’arc-boute à la porte et parvient à décrocher le battant qui va s’écraser tel une bombe contre le mur, puis bondit dans la rue mal éclairée. Comme elle n’a pas envie d’attendre le monsieur pour con­templer sa face congestionnée, elle fonce dans la première direction venue et entreprend une galopade effrénée à travers les rues étroites — et heureuse­ment désertes — du quartier, persuadée qu’on la poursuit à quelques pas derrière elle. A vrai dire, le locataire n'a pas osé s'aventurer en pyjama dans la ville pour attraper la gamine qu'il a vue tourner au coin de la rue.

Maryse court, court à perdre haleine. Ses oreilles bourdonnent : « Au voleur ! au voleur ! » et son cœur bat si fort qu’il va certainement éclater.

Pourtant, bien vite ses jambes refusent de la por­ter. Elle ralentit sa marche, à bout de souffle. C’est trop pour elle.

Epuisée, elle s’affale sur une marche d'escalier, dans un petit recoin obscur, haletante comme un chien qui vient de traverser les bois à la poursuite d'un lièvre.

Que va-t-il lui arriver encore ?

NUIT TERRIBLE

Maryse est rassurée : il est trop tard maintenant pour qu’on la poursuive. Durant un bon quart d’heure elle a monté la garde derrière un pan de mur sans voir âme qui vive à l'horizon. Les ruelles désertes, obscures, l'impressionnent beaucoup. Pourtant, mal­gré sa fatigue et ses angoisses, Maryse est heu­reuse ; heureuse de se sentir libre et hors de dan­ger, loin d’un ivrogne de père ou d’un redoutable locataire.

L’enfant n’ose réfléchir à ce qu’elle doit faire ; la ville est absolument déserte et il est impossible de trouver, à une heure pareille, la bonne âme qui vous tirera d'affaire. D’ailleurs, les gens qui rodent la nuit ne sont pas les plus sûrs... Quant aux hôtels, c’est trop cher pour y songer.

* La gare ! Peut-être sera-t-elle encore ouverte et peut-être me permettra-t-on de trouver abri dans un coin de la salle d'attente. C’est pas toujours très sympathique : ça sent le tabac et ça grouille de mon­de, mais on a quand même un toit !

La gare ! la gare I — Certes, c’est une excellente solution, pourvu qu’on la trouve, cette gare. On peut tourner longtemps dans les rues sans la voir. D'or­dinaire, les coups de sifflets et le roulement assourdi des wagons sur les rails vous guident dans la nuit, mais depuis que la grève sévit, toute activité a cessé sur les voies.

* Oh ! Je finirai bien par la dénicher. L’enfant a bon moral. Il faut tomber dessus, voilà tout. Et puis ça coûte pas cher de demander son chemin à la première personne venue.

Pour l’instant, la foule n’encombre pas les avenues plus désertes que jamais. Maryse, qui reste confiante, s'est engagée dans une rue étroite, sombre et lon­gue. Mais à peine a-t-elle fait quelques mètres qu'elle s’arrête, interloquée. Instinctivement, elle s'est pla­quée contre le mur d'une vieille maison : elle vient d’apercevoir, à l’autre extrémité, deux grandes om­bres qui avancent d’un pas ferme.

— Malheur ! C’est la police, il manquait plus que ça !... C’est pas le moment de demander sa route !

Maryse a bien reconnu les casquettes... et les bot­tes de gendarme. Serait-on à sa recherche ? Le loca­taire du premier aurait-il donné l’alarme ? La fillette ne peut fuir. On la rattraperait bien vite et cela n’ar­rangerait pas les affaires. Maryse a assez de sang- froid pour ne pas perdre le nord en cette heure cri­tique.

Que faire cependant ? Toutes les portes sont bar­ricadées, à droite comme à gauche. Pas moyen de s’enfoncer dans le moindre couloir pour attendre tranquillement que « ces Messieurs » soient passés. Et pourtant, il faut agir car les pas se rapprochent et le temps presse. Les deux hommes avancent rapi­dement, sans desserrer les lèvres.

— J’espère qu’ils ne m’ont pas vue et que l’obscu­rité.... Brr !

Maryse n’est pas fière ! Elle a perdu toute assu­rance et tremble comme un chien mouillé.

Tout près d’elle, l’enfant remarque un petit recoin, sur le même trottoir. C’est providentiel. Il y a là une échoppe de primeurs, au rideau de fer baissé. Et par bonheur, deux caisses superposées sont là tout près, devant la porte ; deux caisses que le mar­chand utilise sans doute pour étaler ses légumes. C’est un peu juste pour se cacher, mais elle n’a pas le choix.



L’enfant se glisse derrière ce paravent improvisé. Tant bien que mal, elle se ramasse le plus possible pour ne rien laisser dépasser de sa personne. Heu­reusement, son gilet n'est pas de couleur voyante ! Maryse, qui se fait petite, toute petite, retient avec peine sa respiration accélérée par la frayeur. Si l’on pouvait voir son visage, on y lirait une angoisse indi­cible !

Les pas se rapprochent... Ils sont là à vingt mètres ! Leurs bottes ferrées martèlent le sol. C’est affolant ! Le cœur de Maryse qui bat très fort va éclater dans sa poitrine.

— Pourvu qu’on ne m'ait pas vue ! Ce serait du beau s’ils me trouvaient là, dans cette posture. Der­rière ces caisses, j’ai tout l’air de ce que je ne suis pas : d’une maraudeuse !... Et si mes parents me voyaient !

C’est le moment critique. Les gendarmes sont là tout près, à dix mètres pas plus. Ils échangent quel­ques paroles à voix basse, sans ralentir leur mar­che. Maryse se surprend en train de prier, criant à Dieu sa détresse. D’ordinaire, elle n’a que faire de son Créateur, mais pour une fois son Intervention lui sera précieuse.

— Seigneur, dit-elle en son cœur, fais qu’on ne me voie pas.. Fais qu’on ne me voie pas, je t’en sup­plie... Si tu me délivres... je te servirai.

C’est presque toujours ainsi. L’homme se souvient de Dieu qaund tout va mal. Alors il a recours à Sa bonté, il ose y croire et supplie le ciel avec forces promesses. Confusément sans doute, Maryse se sent coupable envers ce Seigneur quelle invoque juste en cette heure critique, elle qui l’oublie royalement tout le reste du temps.

— Maman, murmure l'enfant, plus morte que vive.

La caisse de dessus a perdu l’équilibre et vient coiffer Marfyse qui à l'impression que tous les immeu­bles du quartier s'écroulent sur elle.

* Je suis perdue !... Je suis vue !... C’est du beau ! Pitié ! Pitié !

Déjà Maryse se voit en prison, les menottes aux mains, au pain sec et à l’eau claire, en compagnie des rats...

Mais que se passe-t-il ?

* Alors, ça c'est fort ! Il n’y a plus de gendarmes. Serait-ce un miracle ? C’est vraiment formidable... Ouf !

Sur le moment, Maryse ne comprend pas. Rêve- t-elle ? Pourtant, elle entend distinctement les pas qui s’éloignent, pareillement cadencés.

L’enfant se relève un peu et, timidement, risque un œil à travers les planches.

* Personne ! Que c’est drôle ! Dieu m’aurait-il exaucée ?... Enfin, je l’ai échappé belle.

Imprudente, la fillette sort de sa cachette, désirant savoir par où les gendarmes ont filé. Elle écarquille les yeux et découvre, à gauche, une petite traverse très obscure qui part dans une direction inconnue. C’est par là que les hommes ont disparu, juste au moment où la caisse s’écroulait sur elle.

* S’il n’y avait pas eu ces caisses et cette petite rue, c’en était fait de moi.

Maryse en frémit encore. Elle est saisie d’un trem­blement nerveux qu’elle a toutes les peines du monde à réprimer.

* Oui, je l’ai échappé belle ! Maintenant, il faut me hâter vers la gare ; c’est là seulement que finiront mes peines.

Elle a repris sa route, longeant prudemment les murs obscurs. De loin en loin, elle s’arrête pour écou­ter ou voir si personne ne s’aventure dans les para­ges. A chaque coin de rue, elle fait une nouvelle pose pour inspecter soigneusement chaque traverse, et pour prévoir aussi un moyen d'évasion en cas de danger. En agissant de la sorte, elle n'avance pas vite, mais il vaut la peine d’être prudente. Il lui arri­ve de faire des détours importants, de revenir sur ses pas, d'attendre immobile... dès qu’elle aperçoit des ombres suspectes, dès qu’elle entend des bruits in­solites.

Cependant, les gens sont rares dans le quartier car l’heure est maintenant fort avancée. Le silence de ces rues tortueuses et sombres, peuplées d'om­bres mystérieuses, impressionne l’enfant qui vit des moments d'angoisse indicibles. Quand donc son épreuve finira-t-elle ?

Plusieurs fois elle répète sa prière qui la stimule dans les instants critiques.

— Seigneur, secours-moi... Fais que j’arrive à la gare.

Maryse passe maintenant devant une grande porte cochère. Un bruit de grelots, de formidables aboie­ments à réveiller tout le quartier font sursauter l’en­fant qui bondit droit devant elle. Deux chiens se lan­cent à ses trousses et continuent leur vacarme.

— Ça recommence !

Maryse court comme une écervelée, fonce dans les rues qu’elle vient de parcourir en sens inverse sans regarder ni à droite ni à gauche. Les deux bêtes ne tardent pas à la rattraper. Déjà, elle sent sur ses talons le halètement des deux bêtes. A bout de souffle, elle ralentit dangereusement, prête à s'ef­fondrer... lorsqu'elle débouche sur le grand boule­vard.

TANTE EMMA

Maryse, qui est incapable de faire un pas de plus, s’est appuyée contre le mur, à l’angle d'un grand im­meuble du boulevard. Tant pis pour les deux chiens qui sont derrière elle. Elle est prête à souffrir et... à crier. A vrai dire, les chiens sont des bêtes curieu­ses, capables de vous poursuivre des heures durant. Mais, retournez-vous... vous les verrez s'arrêter net, médusés et honteux de leur sotte poursuite. On dirait alors qu’ils ne savent plus que faire, et s'ils aboient, c'est timidement, pour se donner une contenance, pour battre « décemment » en retraite.

Quant aux deux roquets de Maryse, ils ont grogné deux ou trois fois comme s'ils allaient l'avaler tout entière... puis, on ne sait pourquoi, ces messieurs ont fait volte-face, estimant sans doute que leur mission — celle d’éloigner la malotrue de leur de­meure — était terminée.

Perdue dans ses pensées, notre demoiselle n’a pas pris garde au repli stratégique de ses ennemis. Ils se retirent silencieux, le museau très bas. Elle se sent envahie par une immense lassitude et songe, avec tristesse, à la maison de ses parents où elle est dorlotée et protégée. Elle revoit sa maman chérie qui vient tous les soirs prier auprès d’elle, avant qu’elle ne s’endorme. Elle en est émue jusqu’aux lar­mes. Ah ! comme elle les aime, ses chers parents !

Mais trêve de rêverie ! Il faut trouver la gare à tout prix. Maryse se traînera s’il le faut, mais ellearrivera, surtout maintenant qu'elle croit pouvoir re­connaître sa route.

Les camions circulent sans relâche, avec plus d’in­



tensité encore qu'en plein jour. Si les trains font grève, les transports routiers par contre n'en sont pas là. Ils n’ont pas l'intention de chômer.

Maryse a vu quelqu’un au loin qui arrive sur le même trottoir. Faut-il se cacher ?

* Tiens, une casquette ? Encore la police ! s’ex- clame-t-elle... Non ! C’est une dame... et les dames ne sont pourtant pas gendarmes, que je sache.

La dame est seule et s’approche d'un pas assuré. Qui donc peut circuler à cette heure ? Maryse hésite encore à fuir... mais cette ombre l'intrigue. Elle a de bons yeux et cherche à savoir qui vient. Elle ne tarde pas à comprendre, et même, elle a fait incons­ciemment deux ou trois pas en avant. Qui est-ce donc ?

* C’est bien ça ! s’exclame Maryse rassurée, c'est une salutiste comme celle qui vient collecter à la maison une fois par an et qu’on invite à partager le repas.

Les « salutistes » sont gens inoffensifs, des « spé­cialistes » de la misère, donc il n'y a rien à craindre.

La dame est bientôt là, tout près de Maryse. C'est une grande femme coiffée du fameux chapeau qui ne trompe personne.

* Ils ont bien raison de porter un uniforme, au moins on sait à qui on a affaire, murmure l'enfant qui s’est encore approchée.
* Que fais-tu là, fillette, demande une voix douce qui conquiert d’emblée Maryse.

Celle-ci reste bouche fermée. D’abord, l’émotion lui coupe la parole, puis, elle ne sait par où commen­cer son histoire. Que répondre à cette question, ce n’est pas en deux mots qu’on peut le dire ?

* Tu n’as pas de langue ? continue la même voix accompagnée d’un beau sourire qui ferait par­ler les pierres.
* C'est long à dire, Madame !
* Tu passes la nuit dehors, toute seule. Es-tu perdue ? Attends-tu quelqu’un ?

Maryse complètement rassurée donne à cette gen­tille personne tombée du ciel les grandes lignes de sa journée depuis sont départ de Marseille jusqu'à ses aventures multiples dans les ruelles du vieux Valence.

* Viens avec moi, propose la dame d’un ton décidé, tu me raconteras le reste en détail à la mai­son. Il fait froid ici et tu as besoin de repos. Ma demeure est assez grande pour te recevoir. Je suis seule et serai heureuse d’avoir une compagne pen­dant quelques jours. Veux-tu ?
* Oh ! Merci, Madame. J’accepte avec grand plaisir.

Sans plus de discours, Maryse est entraînée dans une direction bien définie.

— Cette salutiste a l’air si gentille, pense notre fillette.

Hélas ! la dame fait des pas gigantesques et l’en­fant a de la peine à suivre... et puis, elle est si fati­guée ! Ses chevilles lui font affreusement mal et, bien qu’elle ne soit pas douillette, elle fait d’horri­bles grimaces chaque fois qu’elle pose le pied sur l’asphalte.

— C’est loin, Madame ? demande-t-elle Inquiète.

— Pourquoi ? Tu es lasse ?

— Oh ! oui, Madame. Je sens que je ne peux plus avancer. J’ai eu si peur... J’ai tant couru... Je suis à bout...

— Pauvre petite ! Je vais trop vite pour toi. Arrê­tons-nous un peu, veux-tu ? Ne t’effraie pas, nous y serons bientôt.

La salutiste a posé la main sur l’épaule de Maryse qui se blottit contre elle comme pour avoir moins froid, comme pour sentir l’affection de cette nou­velle maman.

* Mon Dieu, dit-elle en son cœur, que tu es bon pour moi.
* Veux-tu qu’on aille ? propose la dame au bout d’un moment.



Et les deux ombres se sont remises en marche. Deux cents mètres plus loin, elles s’arrêtent devant une maison sans apparence ; la compagne de Maryse introduit la clé dans la serrure, ouvre la porte, puis éclaire l’escalier de bois qui monte raide jusqu’au deuxième, quelle ascension ! Maryse se traîne litté­ralement. Elle n’arriverait pas si on ne la soutenait et l’exhortait à faire les derniers pas. Enfin la dame la pousse avec douceur dans une petite cuisine co­quettement rangée, peinte d’un si joli vert.

* Assieds-toi là, je vais te faire une bonne tisane.

Elle accroche son chapeau à la patère, se lave énergiquement les mains, allume le gaz et place sur la flamme une petite casserole pleine d’eau. Maryse remarque à peine ses faits et gestes car elle est sur le point de s’endormir. Ses paupières sont lourdes, affreusement lourdes !

* Tu m'appelleras Tante Emma... propose sans détourner la tête, la salutiste qui s’affaire près de l’évier. Ce sera plus facile pour toi.

Heureusement que la dame est expéditive ! Elle place devant la fillette une tasse fumante dont le parfum donne du courage à Maryse ; et, à petits coups parce que c’est brûlant, elle déguste sa boisson qui lui fait un bien extrême.

— Ça ferait revivre un mort, pense-t-elle satis­faite, réchauffée par sa bonne tisane.

Elle boit lentement sous les yeux attendris de la chère « tante ». Cette femme, d'une quarantaine d’an­nées, a une jolie figure aux traits réguliers, aux pom­mettes saillantes empourprées. Sur ses lèvres on découvre un léger sourire, juste visible, qui vous saisit tant il est plein de douceur. Maryse apprend quelle est seule depuis bientôt dix ans ; depuis elle consacre ses soirées libres à porter secours aux ma­lades.

— Allons, vite au lit, mon enfant ! Tu es exténuée, je le vois bien... Demain matin tu pourras faire la gras­se matinée. Tu en auras tout le temps.

Maryse est introduite dans une petite chambre prê­te comme si on l’attendait depuis longtemps.

OU IL EST QUESTION DE LA VALISE

* Maryse ! Eh bien, Maryse !

Ainsi interpellée l’enfant ouvre les yeux brusque­ment, de grands yeux ahuris qu’elle déplace curieu­sement de droite à gauche, l’air étonné comme si elle débarquait d'un autre monde.

* Qui appelle ? Quelle est cette voix si douce qu’elle semble connaître ? Cette armoire de chêne massif, à qui est-elle ? Et cette chambre tapissée de rose, proprette et remplie de soleil ?

Puis, soudain, un large sourire éclaire son visage juvénile :

* J’y suis... C’est tante Emma.

Devant elle, sa charmante hôtesse la regarde avec attendrissement, sans dire un mot, amusée par les mimiques de Maryse.

* Allons, petite, c’est plus de midi !
* Qu’est-ce que vous dites ?
* Oui, plus de midi et la table est dressée !
* Pas possible !
* Je t’ai laissée dormir toute la matinée car je te savais harassée de fatigue. Tu avais besoin de récu­pérer des forces après la terrible nuit d’hier. Tu es en forme, maintenant, je pense.
* Oui, je suis bien reposée. J'ai dormi comme un plomb, d’un seul trait.
* Tant mieux ! Lève-toi vite... Je te laisse... A la cuisine, tu trouveras tout ce qu’il faut pour ta toi­lette. Fais vite, il est tard.
* Oh ! Merci Mademoiselle !
* Tante !... Tu entends, TANTE Emma.

Maryse a toutes les peines du monde à maintenir ses yeux ouverts. La lumière l’éblouit et elle sent encore un peu de sommeil derrière ses paupières alourdies. Elle dormirait bien trois heures de plus si on la laissait faire. Elle était complètement épuisée lorsqu’elle s’est enfilée dans ses draps.

* Midi ! C’est plus que raisonnable. Allons, hop ! un bon mouvement...

Notre fillette est expéditive et ne fera pas attendre longtemps sa gentille « tante » qui a déjà tout pré­paré. Le couvert est mis, la soupe fume et une odeur sympathique qui vous réveille l’appétit se répand dans toute la chambre par la porte entr’ouverte.

Tante Emma et Maryse sont maintenant installées en face l’une de l’autre, séparées par la soupière de faïence décorée de petites fleurs bleues ; Maryse les regarde, l’air absent, tout en dégustant le délicieux potage.

C’est tante Emma qui rompt le silence :

* Une question, Maryse. As-tu du linge de re­change ? Ta robe est froissée, un peu sale aussi, il faudrait en mettre une autre.

Tirée soudain de ses rêveries, Maryse pâlit.

* Ma valise ! ma valise... s’exclame-t-elle.
* Où donc est-elle ta valise ?
* Je l’ai oubliée chez Pierrot.
* Chez Pierrot ?
* Oui. Dans ma précipitation, hier soir, je l'ai abandonnée à côté du matelas. Je suis fraîche à présent. Il y a dedans mes vêtements de rechange, mon pyjama, ma brosse à dents... et surtout mon billet pour Mulhouse, que j'avais glissé dans mon porte-monnaie... Alors ça, c’est du beau !

Cette découverte peu agréable la cloue sur place. Elle a laissé choir sa cuillère dans son assiette et regarde fixement Tante Emma avec inquiétude.

* Ne te désole pas, ma petite, on la retrouvera ta valise, répond celle-ci ; elle cherche à rassurer sa protégée qui multiplie ses efforts pour refouler ses larmes.
* Vous croyez ?
* Certainement. Tu n’auras qu’à me conduire chez Pierrot et je sais qu’on ne refusera pas de te restituer ton bien. Que feraient-ils de ta valise ? Nous irons tout à l’heure la chercher.
* Oui, mais où ?
* Tu ne te sens pas capable de retrouver la mai­son de Pierrot ?
* Pas le moins du monde ! Je me suis laissé con­duire sans prendre garde aux rues qu’on empruntait.
* C’est donc bien compliqué ! Que faut-il faire alors ?
* Et puis, vous savez ça ne m’enchante pas de retourner là-bas.
* Avec moi, dit Tante Emma en souriant, tu ne risques rien. Alors c’est bien vrai ?... tu ne crois pas pouvoir retrouver la maison de Pierrot ?
* Non ! Je ne pourrais même pas décrire la porte d’entrée, tout s’est passé si vite, et il faisait si sombre. Et puis je songeais à l’inconnue que j’allais rencontrer.

La salutiste — la « sergente » comme on l’appelle — reste un moment songeuse, préoccupée par cette nouvelle difficulté quelle voudrait résoudre. De sa fourchette où s’attache son regard elle tapote machi- paiement la carafe, comme si dans ce petit jeu elle cherchait quelque inspiration, la solution pour recou­vrer la fameuse valise.

— Terminons notre repas, dit-elle brusquement. La soupe sera bientôt froide. Tout s’arrangera, Maryse... mange ; va !

Depuis une heure nos deux amies déambulent dans les rues du vieux Valence, inspectant chaque recoin et chaque porte pour voir si elles ne retrouveraient pas le couloir de Pierrot... ou Pierrot lui-même. L’un comme l’autre demeurent introuvables.

— Et si nous allions voir sur le boulevard, pro­pose Maryse, nous pourrions peut-être le rencontrer au milieu des parties de boules, comme hier.

Cette idée plaît à Tante Emma qui entraîne sa jeune compagne dans une nouvelle direction. Elles arrivent sur la longue allée qu’elles parcourent d’un bout à l’autre plusieurs fois. De ses yeux vifs Maryse regarde à droite et Tante Emma inspecte la gauche. Elles examinent chaque groupe, chaque banc... tou­jours pas de Pierrot. L’enfant s'inquiète, retrouvera- t-elle sa valise ?

— J’aurais bien pu y penser, l’autre nuit... mar­monne la fillette.

Elles retournent dans les petites rues que Maryse a l’impression de parcourir pour la première fois de sa vie. Tout est différent... Devant les magasins acha­landés les gens circulent avec animation ; à tous les étages les volets sont grand ouverts. Et par endroit, le beau soleil d’août « apothéose » les façades lépreu­ses des vieilles maisons.

— Retournons au boulevard... propose l'infatiga­ble « sergente ». Peut-être Pierrot y sera-t-il cette fois ?

Pas plus de succès ! Les camions continuent leur ronde infernale et les passants, nombreux à cette heure, circulent sans prendre garde à ce tintamarre.

Soudain Maryse qui longe le trottoir, voit devant elle un de ces énormes véhicules chargé de tonneaux, qui fait provision de mazout devant un grand garage. Machinalement, elle lit la plaque bleue dont les lettres se devinent à peine sous la poussière rou­geâtre :

**Maurice BAREAU**

Transport

MARSEILLE (B. du R.)

* Marseille ! s’exlame-t-elle. Il est de Marseille ce Monsieur. Oh ! s’il pouvait me prendre !
* Il n’en est pas question, la cabine est plus que pleine, répond Tante Emma qui a déjà tout vu. Mais j’ai une idée, poursuit-elle.

Elle s’approche résolument du chauffeur qui, après avoir réglé son carburant, range avec soin dans un portefeuille volumineux les billets qu’on vient de lui remettre.

Elle l’aborde sans façon et lui demande librement:

* Vous allez à Marseille, Monsieur ?
* Oui, pourquoi ?
* Parce que cette petite que j’ai recueillie en vient et elle est bloquée ici à cause de la grève. Si je vous chargais d’une commission ?
* Où habite-t-elle ?
* Trois, rue des Fleurs... lance Maryse qui, tout émue, regarde fixement cet homme musclé à l’air bonasse en dépit de son physique imposant.
* Rue des Fleurs ? Rue des Fleurs... voyons, c'est du côté de Nice ! Ça fait loin...

Eugène !

il appelle son compagnon qui, dans la cabine, pen­che la tête à travers la fenêtre.

* Qu’y a-t-il ?
* Rue des Fleurs, c’est de ton côté ? C’est pas loin de chez toi ?
* Oui, pourquoi ?
* Tenez Madame, expliquez à mon aide. Il vous rendra service volontiers.

Tante Emma a vite fait d’expliquer les choses à ce garçon de vingt ans qui a fort bonne façon.

* Pourriez-vous dire aux parents de la fillette que leur petite est en bonne main? J’habite 11, rue du Manoir.

Le jeune homme n'a rien dit. Il sort de sa poche un calepin et inscrit l'adresse de son interlocutrice.

— Bon, ce sera fait... soyez sans crainte. On veut bien rendre service, surtout dans la situation actuel- e. Elle n'a pas l’air de vouloir finir cette grève de lalheur ! Ah ! ça va mal... et ça dure.

— Oh ! merci beaucoup... Mille fois merci s’écrie tante Emma en tendant un petit opuscule. Prenez ça et lisez-le. C'est un Evangile.

— Oui merci, renchérit Maryse ; nous vous som­mes bien reconnaissantes. Vous direz à mes parents que je vais bien et que je les embrasse bien fort.

— Au revoir et bon voyage !

Après une bonne poignée de main, on se sépare comme des vieilles connaissances. Le lourd camion s’ébranle lentement tandis que les deux demoiselles rentrent à la maison, heureuses de cette aubaine inattendue.

— Je suis contente qu’on puisse rassurer papa et maman, déclare Maryse qui s’efforce de « tenir pied » à son énergique bienfaitrice.

A LA RECHERCHE DE PIERROT

La salle de réunion, quoique modeste, est coquette, bien éclairée par deux larges fenêtres qui donnent sur une cour intérieure. On y accède par un couloir un peu sombre, encombré de caisses et de bicy­clettes et dont l’entrée se trouve en plein boulevard. Un trentaine d'enfants de tous âges, bruyants et surexcités au possible, s'agitent sur leur chaise de bois verni. Si bras et jambes sont en perpétuel mou­vement, les oreilles cependant sont tendues vers tante Emma qui narre avec de grands gestes brusques l’histoire, oh ! combien palpitante, de David affron­tant le géant Goliath. L’exposé est si vivant, si prenant que les jeunes énergumènes sont tenus en haleine durant vingt cinq minutes au moins. Un vrai tour de force quand on sait qu’il s’agit là de gosses habitués à vivre sans contrôle le long des avenues.

L’histoire achevée, on entonne dans une atmos­phère de bataille : « David n’avait rien que sa fronde ». Par moment, il faut bien le dire, ce cantique touche au vacarme, mais peu importe ! On a du plaisir à voir toutes ces bouches s’ouvrir énergiquement pour scander les exploits du jeune berger de Bethléhem.

Sitôt après, Tante Emma regarde fixement sa petite troupe, le doigt sur la bouche, l’air mystérieux. Intri­gués, les gosses se taisent.

— Avant de partir, mes chers petits, je veux vous poser une question TRES importante.

Cette dernière expression est ponctuée lentement. Tous les yeux convergent vers la monitrice qui continue :

* Qui d’entre vous connaît un petit garçon qui s’appelle Pierre et qui habite dans le quartier de la caserne Ferraton.
* Moi ! Moi ! hurlent des voix assurées. Moi j’en connais un...

Sur leur chaise, les gamins manifestent avec force gestes, levant bien haut la main, comme à l’école. Le vacarme s’amplifie au désespoir de la chère Tante.

— Moi, Mademoiselle... Moi ! Moi !..

Débordée, Tante Emma doit attendre, immobile, que ces bruyants personnages veuillent bien se taire.

— Mais attention ! reprend-elle. C’est un petit Pierre qui n’a ni frère ni sœur.

— J’en connais... J’en connais... braille une dizaine de bouches.

— Il a des cheveux châtains.

— C’est lui.. C'est lui...

— Et il habite au rez-de-chaussée. Il a environ dix ans.

— C’est bien ça... Je sais qui c’est... C’est Pierre Martin... Pierre Guibal... répondent les enfants dé­chaînés.

— Ecoutez-moi bien, poursuit-elle après de nou­veaux efforts pour obtenir le silence. Il s'agit de me l’amener ici, demain à la même heure. Et Tante raconte en quelques mots l’histoire, un peu roman­cée, de la valise qu’il faut retrouver. Les enfants sont gagnés :

* On la trouvera...
* On s'en charge...
* Ça ira vite...

Le zèle est grand cet après-midi. En général, les gosses ne sont pas décidés ; en été la chaleur les paralyse, ils sont indolents et paresseux. Mais pour une fois !

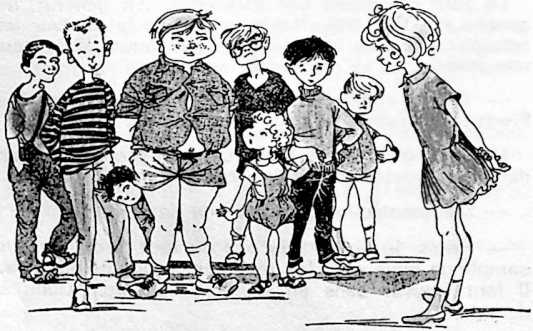
* Alors c'est entendu ! Demain on m’amène Pierrot, dit Tante avec un bon sourire.

Un doigt vient de se lever. Un gros gamin, engoncé dans une veste trop petite, questionne :

* Mademoiselle, quel est son autre nom ?
* Hélas, je ne le sais pas du tout. C’est ce qui complique mais rend les recherches plus palpitantes. Il faut trouver sans en savoir davantage... Donc à demain.
* A demain ! hurlent trente jeunes bien décidés.
* Au revoir ! Au revoir !

La réunion se termine dans un vacarme indes­criptible. Les gosses se ruent vers la sortie, en criant comme en plein champ. La monitrice ferme les yeux pour ne pas voir cette scène affolante. Maryse, qui est restée tranquille dans son coin, observe avec quel­que crainte ces galopins si mal élevés. Jamais elle n’oserait hurler comme eux. Pourtant, elle leur voue déjà une certaine reconnaissance car elle pense bien recouvrer par leur moyen sa chère valise qui lui fait tellement défaut.

Le lendemain, à l'heure dite, la salle est pleine à craquer d'une bande plus bruyante que jamais, Tante Emma aura beaucoup à faire pour dominer ce batail­lon en délire.



Tous les participants de la veille sont là, doublés de quelque Pierrot de leur quartier. Comme il fallait s’y attendre, ils ne répondent pas tous au signale­ment donné la veille. Il y a des blonds, des tout jeunes qui, un peu dépaysés, se demandent avec anxiété ce qui va leur arriver. De son côté, la mo­nitrice multiplie ses gestes pour apaiser ce petit monde qui braille sans mesure. Pourra-t-elle placer un mot cet après-midi ?

Comme elle n'y parvient pas. elle installe Maryse sur la chaise devant eux : la salle est brusquement plongée dans le silence.

* Maryse va bien vous regarder les uns après les autres, pour voir si elle reconnaît Pierrot, dit Tante.

Maryse, avec un grand sérieux, les lèvres serrées, dévisage l’assistance qui la regarde. Elle promène ses regards de gauche à droite et de droite à gauche, l’air de plus en plus soucieux. Elle ne voit pas son Pierrot... D’ailleurs, elle le savait bien car elle avait observé l’entrée des gosses, tout à l’heure.

* Non, il n’y est pas, dit-elle avec une moue attristée à la fin de cette inspection.
* Tu es bien sûre !
* Oh ! oui !
* Qui connaît Maryse ? questionne la monitrice.

Toutes les mains se lèvent.

* C’est bien !

Tante Emma ne va pas renvoyer tout ce petit monde comme ça ; ce n’est pas tous les jours qu’elle a autant d’enfants dont la plupart sont là pour la première fois. Aussi après un petit chœur, chanté avec entrain, qui conquiert les nouveaux venus, Tante Emma, avec son talent coutumier, raconte l’histoire de Joseph devant un auditoire suspendu à ses lèvres...

Ce jour-là, malgré l’absence du Pierrot de Maryse, Tante eut une magnifique réunion, la plus belle de l'année.

UN BEAU RÉCIT

La grève qui dure depuis cinq jours ne semble pas vouloir s’arrêter. Partout, en ville, on rencontre des groupes de gens inoccupés qui discutent avec cha­leur. Et derrière les visages tendus, on devine la colère, la déception, une Immense tristesse. La joie s’en est allée de tous les cœurs.

Cependant, Maryse est heureuse à Valence en compagnie de Tante Emma qui la dorlote comme une enfant gâtée. La jeune fille est de toutes les parties... la moindre emplette ne se fait plus sans elle. Elle connaît l’épicière de la rue avec laquelle elle a déjà fait son brin de causette, l'autre jour, lorsqu’elle est venue sans escorte acheter le sucre et le cacao pour la crème. Le boucher lui-même, ce grand bonhomme à la peau tendue et rose, qui a l’air si bourru, est en passe de devenir son ami. Pour la fillette, il se montre gentil, bienveillant, voire géné­reux. Dès qu’il fut au courant de la situation de Maryse, il refusa l'argent qu’elle lui tendait:

* Je veux aussi faire quelque chose pour toi, petite, dit-il de sa voix rude qu’il cherchait à rendre aimable.
* Décidément, tous les gens ne sont pas des mécréants sur la terre, pense l’enfant touchée par ce geste inattendu.

Revenue à la maison, Tante s'approche d'elle et lui propose :

* Veux-tu ce soir me suivre à la réunion ?
* Oh ! Volontiers, Tante !

Maryse a toujours aimé les réunions du soir. Non qu’elle ait une âme particulièrement pieuse... loin de là ! mais lorsqu'elle se rend à de telles rencon­tres elle échappe à la dernière invitation de la jour­née ; la sempiternelle formule du soir n’est pas prononcée, car invariablement lorsque neuf heures sonnent, elle s'entend dire sans pitié : « Maryse, va te coucher! Il est tard! ». Une réunion, c’est l’oc­casion pour elle de vivre les heures agréables de la nuit... les heures justement interdites aux enfants.

— C'est à la salle ?... continue l’enfant.

— De l’Armée, répond Tante.

— On chantera ?

— Bien sûr ! Sans quoi ce ne serait pas une réunion salutiste... dit-elle avec son beau sourire.

Elles se sont rapidement préparées, puis d'un pas alerte, elles ont longé le boulevard où l’affluence est grande en cette belle soirée d'été. Une légère brise jette sur le visage un peu d'air frais qu'on savoure avec plaisir.

Les deux amies se hâtent vers la salle du poste qu'elles trouvent à moitié pleine. Les personnes les plus diverses attendent gravement que l’orateur se lève. Tante et Maryse se sont installées devant, tout près du prédicateur.

La réunion s’ouvre par un cantique chanté avec entrain. Puis une courte prière monte vers Dieu. Elle est accompagnée d’ « amen » sonores et vigoureux qui jaillissent de tous côtés. Maryse ne sait que pen­ser de ces interventions curieuses dont elle n’a pas l’habitude.

* Ils sont quand même particuliers, ces salutis­tes ! pense-t-elle, amusée.

Un jeune officier, au regard lumineux, ouvre la Bible et répète plusieurs fois, en pesant chaque mot : « C’est une parole certaine et entièrement digne d’être reçue, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier ».

Le prédicateur garde un instant le silence fixant son auditoire attentif, puis déclare avec conviction :

« C’est Paul, le grand apôtre, qui parle ici. Au soir de sa vie, il avoue être le pécheur numéro un de l'humanité. Plus que jamais il se sent coupable et indigne devant son Dieu qu’il aime ».

Cette affirmation surprend notre Maryse ; elle es­time tellement l’apôtre dont elle connaît les formida­bles aventures.

* Evidemment, pense-t-elle, tout le monde a quel­que chose à se reprocher... C'est bien vrai que l’au­tre jour j’ai flanqué une paire de gifles à ma cou­sine Annette qui m’agaçait ; elle a un si fichu ca­ractère.
* Paul, continue l’orateur, malgré son zèle reli­gieux, ses études, ses efforts pour bien faire, Paul, cet Israélite pieux, était PERDU, sans espérance de­vant Dieu.
* Qu’il est curieux ce salutiste, proteste l’enfant. Si on l’écoutait, on serait tous perdus !
* Tous les hommes, Paul y compris, ont péché, déclare la Bible. Ils sont privés de la gloire de Dieu, le ciel leur est fermé.
* Peut-on croire chose pareille ? A quoi cela ser­virait-il d'être bon, rumine l’enfant qui ne trouve pas ce discours à son goût. Alors il n’y a pas de diffé­rence entre les braves gens et les fripouilles ?
* ...Mais Jésus, précise le jeune officier, est venu dans le monde pour sauver les pécheurs... il est le bon Berger qui a quitté son ciel de gloire pour cher­cher et ramener chaque brebis égarée. C’est toi... qu’il est venu sauver.

Maryse baisse la tête car le prédicateur a l’air de la regarder, de s'adresser à elle avec insistance.

— Penserait-il que je suis une brebis perdue ? Comme il se trompe. S’il savait que j’écoute le culte à la radio et me rends assidûment à l’école du diman­che... Moi, une brebis égarée ?... C’est bon pour les garnements de la jeune Armée.

L'officier vient de reprendre son exposé :

—\* Une terrible tempête battait la côte bretonne. )ans la nuit, par dessus les eaux écumantes, on avait entendu des appels en détresse déchirants. Et le lendemain, longeant la plage déserte, je pensais avec angoisse aux nombreuses victimes du naufrage. Comme, plongé dans de sombres pensées, je con­templais longuement la mer redevenue calme, je fus accosté par un vieux loup de mer avec lequel je liai librement conversation, lui parlant avec tristesse des perdus de la nuit.

— Excusez-moi, Monsieur, me dit-il soudain. Je voudrais vous poser une question. Etes-vous sauvé ? Connaissez-vous Jésus-Christ le Sauveur ?

Ce récit est tiré de ■ Vers quel port ? •

Je fus heureux de cette question qui me permit de répondre affirmativement et surtout, de connaître l’aventure de cet homme.

* Et vous, lui demandai-je ?
* Il y a bientôt cinq ans que Dieu a sauvé mon corps et mon âme. Je n’oublierai jamais que je dois la vie à deux hommes qui sont morts à ma place.

\* c ■■

Intrigué, j’encourageai mon interlocuteur à s'ex­pliquer.

* C’était par une nuit comme celle qui vient de s’achever... La tempête faisait rage. Notre bateau, affreusement ballotté par la mer démontée, heurta soudain un récif à quelque cent mètres de la côte. Aussitôt fut hissé le signal de détresse, et trois coups de canon consécutifs, appelèrent les riverains à notre secours. Bientôt, grâce au jour qui pointait, nous fûmes repérés par des hommes sur la berge et ils mirent aussitôt trois chaloupes de sauvetage à la mer. Nous étions tous persuadés que leurs efforts seraient vains et qu’ils ne parviendraient pas à nous rejoindre. La mer était en furie. Lentement, notre bateau prenait l’eau et s’enfonçait dans les flots. Nous étions tous dans une terrible angoisse ; nul ne songeait à dire un mot.

Sans doute, Dieu fut-il en aide à nos sauveteurs, car la première chaloupe parvint jusqu'à nous. Non sans difficultés, nous y fîmes descendre femmes et enfants. La deuxième embarcation nous atteignit aussi et prit les autres passagers. Nous nous ren­dions bien compte que tout l’équipage ne pourrait trouver place dans la troisième chaloupe. Parmi nous, quelques-uns devraient se sacrifier, pour les autres... Le bateau s’enfonçait toujours... il ne pourrait tenir assez longtemps à la surface pour qu’on puisse espé­rer le retour de la première embarcation. Sans dire un mot, nous tirâmes au sort pour savoir qui devait rester. Moment terrible entre tous. Le malheur vou­lut que je fusse désigné avec quinze camarades pour demeurer sur le bateau en perdition. J'étais voué à la mort... et à la damnation. Je le réalisai soudain, car toute ma vie sans Dieu passait devant mes yeux. Ce fut affreux. Pourtant, je sus rester calme, im­perturbable et personne ne soupçonna mon angoisse.

Sur ce même bateau j’avais un copain qui aimait Jésus. Souvent il m'avait parlé de sa joie, de son Sauveur... et de mon âme perdue. Chaque fois que je l’entendais discourir de ces choses, je ricanais férocement. A présent, je ne pouvais même pas lui demander de prier pour moi. Une chose m'étonnait pourtant : il ne me parlait pas du Sauveur mainte- ïant que j’étais troublé. Je devais comprendre plus ard.

Son visage restait calme, illuminé d’une étrange jeur. Avec amertume, je me disais : « Il peut sou- ire... son lot, à lui, c’est d’aller dans le bateau... Il n'est pas parmi les sacrifiés... » Cher vieux Georges ! comme je me trompais sur ton compte !

Le troisième bateau de sauvetage approcha. Un par un, les hommes désignés par le sort entrèrent dans la chaloupe. C'était maintenant le tour de Georges... Au lieu d'avancer, il me poussa brusque­ment en avant, en me disant : « Vas-y... et rencontre- moi au ciel. Pour moi, tout est bien... Pour toi ? Adieu ! ».

Je ne voulais pas accepter cet échange, mais je fus entraîné par le suivant, pressé de poser le pied dans la barque. Et malgré moi, je me trouvais dans le frêle esquif que les vagues secouaient furieu­sement.

Oui, Monsieur... j’ai vu le Georges accroché au bastingage, s'enfoncer lentement dans les flots... Oui, dans les flots, à ma place. C'est une vision que je n'oublierai jamais, vous entendez, JAMAIS ! Il pleu­rait en me disant ces mots. Il est mort pour moi, pour moi, Monsieur.

Alors, je dis à Dieu dans mon cœur : Si j'arrive sain et sauf à terre, le Georges ne sera pas mort en vain. Je le rencontrerai au ciel, toutefois si c’est encore possible.

Sur la terre ferme, je courus à la maison et pleu­rai longuement en songeant à mon ami disparu. A vrai dire, je pensai plus à lui qu’au Seigneur. J’ache­tai un Nouveau Testament que je dévorai littérale­ment. Je cherchais la lumière d'En-Haut car j’étais de plus en plus angoissé. Je ne connaissais pas le chemin du ciel et pourtant, je voulais y aller pour retrouver mon cher Georges.

Dans une courte prière, je demandai à Dieu de m’instruire. « Que dois-je faire pour être sauvé ? » Et la réponse ne se fit pas attendre. J’arrivai à l’histoire des deux brigands crucifiés avec Jésus au Calvaire. Je considérai celui qui fut pardonné : « Voilà un homme qui me vaut », pensais-je. Seigneur, veux- tu me sauver comme tu as sauvé ce bandit ? ». Je me penchai alors sur l’Evangile et lus cette parole : « En vérité, je te le dis, tu seras aujourd’hui avec moi, dans le paradis ».

Il me semblait que ces mots étaient écrits pour moi, pour moi seul. Je tombai à genou et bénis Dieu mon sauveur. Je compris clairement que Jésus-Christ avait donné sa vie pour moi, comme le Georges. L’un m’avait sauvé des flots de la mer ; l'autre m’avait sauvé de la colère divine, de la mort éternelle. Vous voyez, cher Monsieur, j’ai deux Sauveurs... mais le plus précieux pour moi, c’est Jésus-Christ.

Ce beau récit, que Maryse a écouté sans en per­dre une syllabe, la bouleverse. Il lui en faudrait si peu pour fondre en larmes. Tante Emma la regarde discrètement du coin de l'œil pour connaître les réac­tions de sa protégée. Elle voudrait tellement que sa petite Maryse comprenne l'amour de son Dieu et y réponde.

Le prédicateur invite l’auditoire à chanter le beau cantique :

Viens à Jésus, Il t’appelle,

Il t'appelle aujourd'hui !

Trop longtemps tu fus rebelle, Aujourd’hui, viens à Lui.

Chaque parole de cette strophe pénètre comme autant de flèches dans le cœur de l’enfant qui pleure, silencieusement.

— Jésus vous attend, répète l'officier d’une voix solennelle. Il ne met pas dehors celui qui vient à Lui. Qui dira OUI ! au Sauveur ?

Maryse n'y tient plus dans cette atmosphère. Va- t-elle se décider ? Se laisser faire ? Céder à cette pression ?

— Ah ! non ! dit-elle soudain. On veut me con­vertir, ici... Pas de çà ! Je ne suis pas pire qu’une autre.

\*

\* \*

Ce soir-là, deux ombres marchent d'un pas pressé dans la rue déserte, sans dire un mot. Maryse a le cœur bien lourd ! Et si cette nuit même son âme lui était redemandée ?

LE SERGENT BERTHON

En ce dimanche matin déjà rempli de soleil, un petit auditoire, plus réduit qu’à l’ordinaire, est ras­semblé dans la salle du poste. A côté de Maryse, Tante Emma en uniforme, médite, les yeux fermés. Autour d’elle, la fillette découvre des visages connus, et lorsque ses yeux en rencontrent d’autres, elle voit de beaux sourires pleins d’affection qu’elle inter­prète ainsi : « Tu es des nôtres, Maryse... Tu es chez toi parmi nous ».

Le jeune officier, après quelques lectures bibliques et deux ou trois prières spontanées entrecoupées de petits refrains entraînants, invite les soldats du poste — selon la coutume salutiste — à dire « un mot de témoignage ».

Un moment de silence, rempli d’hésitations et de luttes, succède à cette invitation. Alors, un monsieur d'une cinquantaine d’années, vêtu très modestement, se lève timidement puis vient se placer devant ses amis. Il est ému et cela se voit sur toute sa per­sonne.

— Je suis venu... Heu ! C’est un témoignage... C'est mon témoignage que je veux... Enfin je veux vous dire...

En toute occasion un tel prélude eut déclenché un immense fou rire. Mais personne n’y songe en cet instant, et chacun souffre avec cet homme dé­semparé.

— Voilà, continue-t-il. Il y a cinq jours de cela, c’était tard... Je venais de lire le chapitre quatre des Philippiens et m'apprêtais à me coucher, harassé après une journée de travail... lorsque j’entends un fracas épouvantable dans le couloir... Je bondis à la porte, éclaire l'escalier et que vois-je ? Une fillette qui prend « la défile »... Quelque voleuse sans doute. Que pouvait-elle faire d’autre à une heure pareille ? Alors furieux, je lui crie tout ce qui me passe par la tête et je fonce dans l'escalier, derrière elle... Mais bernique ! Elle est plus leste que moi... et je la vois tourner le coin de la rue... Allez la chercher ! De retour chez moi, pensant à cette scène mouvemen­tée, un verset de la Bible me traverse le cœur comme une flèche. C’est le Saint Esprit qui me parle : « Que votre DOUCEUR soit connue de tous les hommes... » De la douceur ! De la douceur ! Je n’en avais guère... Alors, je vis combien mon cœur était de pierre. J’en fus bouleversé et attristé. J’étais brisé... Je réclamai le pardon de Dieu, sa patience pour l’avenir, son amour... même pour les voleuses. J’en avais terrible­ment besoin. Oui, chers amis, nous manquons d’amour... Je n'ai pu offrir à cette enfant dépravée que ma colère. C’est affreux ! Je bénis Dieu pour son pardon merveilleux : je sais qu’il m’aidera car je veux aimer comme Lui...

Maryse avait écouté ces paroles avec une émo­tion grandissante. La petite voleuse, c’était elle. Elle revivait la scène que ce vieux salutiste avait vue du premier étage et qu’il venait d’évoquer si simple­ment. Cet homme timide et humilié, c'était le loca­taire tant redouté, la brute qui l’avait mise en fuite.

De son côté, tante Emma qui devine le trouble de l’enfant, a tout compris elle aussi. Le sergent Ber- thon, c’est le bonhomme acariâtre... Elle prend dis­crètement la main de Maryse et la serre vivement, sans détourner la tête. Ce geste signifie : « on a saisi ».

L’amen final prononcé, tandis que les gens se retirent sans bruit ou se rapprochent pour converser ici ou là dans la salle, Tante Emma appelle le sergent Berthon :

* Dites, sergent, voici votre voleuse !

Maryse ne sait où se mettre. La voilà traitée publi quement de voleuse !

* Que dites-vous ? s'écrie le gros monsieur toù surpris.
* Oui, c'est elle. Mais pour être vrai, ce n’est pas une voleuse.

Et brièvement, Tante Emma explique l’odyssée de sa protégée. Un groupe s’est rapidement formé au­tour d’eux, très intéressé par cette aventure dont Maryse est l'héroïne. Un brin d’orgueil monte en son cœur !

Le sergent regarde l’enfant avec une réelle affec­tion. Ce locataire grincheux est un brave homme, des plus sympathiques en somme.

— Alors, c’est toi ?

* Oui, Monsieur.
* Ah ! tu m’as fait courir, tu peux l'dire. Mainte­nant que je t’connais, je regrette d’autant plus mes cris et mes menaces. Dire que j’aurais pu, ce soir- là, t’accueillir dans ma demeure et t’éviter ainsi tes aventures de la nuit. Tu me pardonnes, je pense.
* Oh ! bien sûr ! Maryse est touchée par cet homme si bon malgré tout.
* Mais alors, poursuit Tante qui ne perd pas le nord, vous devez bien connaître les parents de Pier­rot ? Ce sont vos voisins.

— Naturellement ! Qui ne les connaît pas ? Que trop ! On les connaît par leurs cris, et par leurs dis­putes quasi quotidiennes. Vraiment, ma chère enfant, tu étais tombée dans un drôle de milieu... Si on les connaît ! Seulement, on n’ose guère les approcher, c'est pourquoi... On les connaît peu.

— Eh bien ! nous irons les voir cet après-midi, suggère Tante Emma, bien décidée. Nous irons après le repas, pas vrai Maryse ?

Maryse approuve sans enthousiasme. Elle se sent gênée de devoir retourner dans cette maison.

— C’est entendu, nous irons tout à l'heure.

Et chacun se sépare, après une bonne poignée de main.

— C'était quand même un beau témoignage ! dit Tante qui se faufile à travers la foule endimanchée.

NOUVEAU MIRACLE

* Voici la porte du sergent Berthon. C'est à côté... dit Tante Emma qui, sans attendre de réponse, en­traîne Maryse dans un étroit couloir, aux murs noir­cis. La fillette se laisse faire, sans dire un mot, tremblant à la pensée de revoir des gens à qui elle a faussé compagnie dans de si pénibles circons­tances.
* Quelle tête va faire la maman de Pierrot... et Pierrot lui-même, se demande-t-elle inquiète. Il ne sait rien de la dispute et par conséquent ne peut rien comprendre à mon escapade nocturne. Et puis, si cet ivrogne de père était-là ? Brr !

Heureusement, la joie de retrouver sa chère valise compense ses craintes et la stimule à progresser courageusement dans le sillage de l'intrépide salu­tiste. D’ailleurs, peut-elle faire autrement que de la suivre ? C’est une femme, Tante Emma, qui vous mènerait au bout du monde, même chez les peaux- rouges, s'il lui en prenait la fantaisie.

Toc ! Toc !

Tante a frappé à la porte, comme si elle connais­sait la maison et ceux qui l’habitent.

On ouvre timidement.

* Maryse, Maryse ! s’écrie la maman de Pierrot qui apparaît derrière la porte. Comme j’ai du plaisir à te revoir !

Cet accueil inattendu fait s’envoler d’un coup tou­tes les craintes de Maryse qui se laisse embrasser par cette brave femme.

* Entrez ! Entrez ! dit-elle sans façon. Voici des chaises, asseyez-vous.

On sent que cette visite lui fait un immense plai­sir.

* Je regrette, continue-t-elle... Pierrot n’est pas là. Il serait si heureux de te revoir, Maryse. Il t’a cherchée tous les jours à la gare... partout, sans suc­cès. Oui, c’est bien dommage qu'il ne rentre que ce soir. Tant pis !

Malgré ce flot de paroles, on devine une certaine gêne du côté de la maman. Voudrait-elle faire oublier la terrible dispute de l’autre soir ? En tout cas, un silence embarrassant succède à cette introduction qu’on sent un peu forcée.

Heureusement, Tante est la femme de toutes les situations. Avec sa bonhommie et sa franchise habi­tuelles, elle prend les devants pour chasser cette êne. Elle raconte en détail les aventures de Maryse ^ns les rues de Valence, puis ajoute :

— Vous savez, Madame, nous avons bien pensé à ous, à votre épreuve... à votre Pierrot et aussi à votre mari.

Il y a une telle affection dans ces paroles si sim­ple que la dame est gagnée ; elle se sent comprise et aimée. Alors, puisqu’on sait tout, pourquoi cacher la vérité ?

* Ah ! dit-elle dans un grand soupir, ça me fait du bien de parler à quelqu’un. Dans le quartier il n’y a personne pour me comprendre. Vous savez, tout n’est pas rose ici, et cela dure depuis notre mariage, il y a bientôt treize ans.

La conversation tombe un instant. Que répondre devant cette détresse ? Il y a des moments où les

mots sont de trop, et plus encore les allusions pieu­ses. Toutefois, si ce silence se prolongeait, il devien­drait pénible, insupportable. Et c’est Tante qui, une fois encore, sauve la situation.

— Nous venions voir si vous aviez la valise de Maryse.

— Bien sûr ! Elle est là, à côté, dans la chambre de Pierrot.

Puis, hésitante, elle poursuit :

— Tu me pardonneras, Maryse, si je l'ai... ouverte.

— Ça ne fait rien, Madame.

— Je dois aussi avouer qu’il y a quelque chose de précieux que j’ai pris...

Maryse manifeste un peu d'inquiétude qui n’échap­pe pas à la dame ; celle-ci s’empresse d’ajouter :

* Mais je te le rendrai. J’ai pris ceci.

Elle saisit sur la crédence un petite brochure que l’enfant connaît bien.

* C’est mon Nouveau Testament.
* Et je l’ai déjà lu deux fois... continue la femme. Si vous aviez comme ça me rappelle ma jeunesse !... Je peux bien vous le dire... ça vous intéressera, d’au­tant plus que vous êtes salutiste, Mademoiselle.
* Bien sûr !
* Vous savez, mes parents étaient des croyants qui m’emmenaient tous les dimanches à l’Assemblée, dans mon petit village de la Haute-Ardèche. Oui, j’ai connu ces choses de près, autrefois... Mais de bonne heure, j’ai tout lâché. Je voulais me marier et il n’y avait pas de jeune homme qui me convenait dans notre milieu... Alors, j’ai déserté les cultes, les réunions qui me devenaient insupportables... Com­ment pouvait-on trouver du plaisir à ces choses ? C’était si long ! Cependant, il y avait un vieux cam­pagnard, prédicateur à l’occasion, qui me prenait

souvent à partie... Je le fuyais comme la peste ; il m’ennuyait avec ses pieuseries. « Tu fais ton malheur », me disait-il parfois. Je répondais par un sourire moqueur et un mouvement d’épaule. « Tu t'éloignes de Jésus... tu feras tes expériences. Je prierai pour qu’il touche ton cœur rebelle... ». Mais j'envoyais tout ça promener.

Ah ! que de fois n’ai-je pas réfléchi à ces paroles ? Je l’entends encore me dire, de sa voix grave et tremblotante : « Tu fais ton malheur ! ». Hélas ! comme ce fut vrai, et comme il avait raison. Que de fois, désespérée, j’aurais voulu lui parler, le revoir... mais depuis longtemps il n'est plus de ce monde. Aussi, à qui m’adresser ? J'avais honte de retourner vers ceux qui m'avaient connue autrefois. Alors... Eh bien ! On prend son parti de sa détresse, on se ferme aux autres... et à Dieu.

Pourtant, l'autre soir, je fus si malheureuse après i terrible dispute que vous savez... que je dis dans on désarroi, à haute-voix : Seigneur, aie pitié ! Peu près, je trouvai le Nouveau Testament dans la valise abandonnée. C’était la réponse de Dieu. Je le dévorai littéralement, retrouvant à nouveau des paroles que j'avais autrefois entendues et même apprises... Vous comprenez maintenant pourquoi ce petit livre m'est précieux ! Ces paroles que je redécouvrais réson­naient dans mon cœur, profondément. Et lorsque j’ar­rivai au récit du Fils prodigue, ce devint irrésistible. Je ne pus m’empêcher de revoir toute ma vie gâchée. J’avais voulu vivre sans contrôle, loin de Dieu... et alors, je payais mon indépendance.

J'étais bouleversée ; je pleurais à chaudes larmes. Je me haïssais en pensant à moi-même, à ma cou­pable révolte. J’étais indigne de l’amour de Dieu. Je ne pouvais plus rien espérer en dehors de la misé­ricorde divine. N'y tenant plus, je répétai la prière du Fils perdu rencontrant son Père... « J’ai péché... Je ne suis plus digne... et...

* Je vois le reste, dit Tante Emma transportée de joie et émue jusqu’aux larmes. Le visage de la dame lui révélait sans équivoque que Dieu avait fait un grand miracle dans cette vie manquée.
* Alléluia ! C’est merveilleux ! ajoute-t-elle. Vous avez fait la paix avec votre Père céleste. Il vous a pardonné, il vous a donné la vie. Gloire à Dieu !

Des larmes coulent de tous les yeux. Maryse qui a tout écouté sans dire un mot, est bouleversée par le récit de cette maman. Quel avertissement pour elle qui, la veille, avait délibérément dit : Non ! à l’appel de son Dieu.

Sur l’invitation de Tante, on se met à genoux ; et c’est elle qui commence :

* Seigneur, tu as merveilleusement sauvé cette maman. Tu es glorieux ! Quel beau jour !

Un instant de silence suit cette courte prière. La maman de Pierrot hésite, car elle n’a jamais prié. Ses nombreux soupirs trahissent le combat qui se livre en elle. Brusquement, elle éclate :

* Merci, mon Dieu !
* Amen ! répond Tante, avec force.

Maryse ne peut tenir plus longtemps dans cette atmosphère. Elle voudrait fuir, mais c’est impossi­ble. Elle a comme l’impression que Dieu la tient, que sa main puissante est sur elle.

* Pardonne-moi, comme tu as pardonné à la ma­man de Pierrot... s’écrie-t-elle enfin dans un sanglot, doublé d’un puissant « alléluia » de Tante Emma.

REPAS D'ADIEU

Pour une fois, la salle à manger de tante Emma est trop petite. Autour de la table dressée, se pres­sent Maryse, Pierrot et sa maman, le sergent Berthon et un monsieur à l’air passablement gêné : C’est le papa de Pierrot. Il s’est finalement décidé, sur les instances de sa femme et de son petit garçon, à se Joindre à cette charmante société sur laquelle plane un peu de tristesse.

Il y a des fleurs sur la table et, sur la nappe blan­che, devant chaque invité, deux assiettes à bords dorés. Pourquoi donc cette fête ? C’est que Maryse part dans quelques heures pour l’Alsace. La grève ayant cessé dans tout le pays, les trains ont repris leurs longues randonnées à travers plaines et val­lons. Aussi, comme à l’ordinaire, le Vintimille-Stras- bourg quittera-t-il Valence vers dix heures ce soir.

Tante Emma qui ne perd jamais la tête, a pensé à tout. D’abord elle a téléphoné à Marseille, aux parents de Maryse pour les rassurer et savoir ce qu’il convenait de faire. Puis, elle a lancé un télé­gramme à la grand’ maman de Soultz pour lui annon­cer l’arrivée de Maryse demain matin, en gare de Mulhouse. Bref, tout est en règle. La voyageuse a son billet, et sa valise, enfin retrouvée, est prête. S’il y manque le Nouveau Testament quelle a donné à la maman de Pierrot, en retour, elle emporte une superbe Bible de format réduit au papier extra-fin et à tranches dorées. C'est un cadeau dont le dona­teur désire garder l’anonymat. Sur la page de garde est inscrit ce simple mot : PERSEVERE. C’est bien ce qu’il faut à notre Maryse. Elle a confié sa vie au Sauveur et maintenant, par Sa force toute-puissante, elle « tiendra ». Tante Emma, bien sûr, priera fidèle­ment pour sa petite protégée afin qu’elle ne lâche pas la main du Bon Berger.

A l’autre bout de la table, la maman de Pierrot est rayonnante. Elle qui se sentait si seule il y a quelques jours, a trouvé une vraie amie en la per­sonne de Tante Emma. Et puis, il y a le fameux loca­taire, le brave sergent Berthon. Il n’habite pas loin et pourra souvent « pousser » une visite à ses nou­veaux amis. Il converse avec son voisin, le papa de Pierrot qu'il cherche à mettre à l’aise. C'est un petit bonhomme voûté, intimidé par tant de gens qu'il ne connaît pas.

— Il a l’air bien brave lorsqu’il n’a pas bu, remar­que Maryse qui l’observe depuis un moment.

— On priera pour lui, a-t-elle dit à Tante, peu avant l'arrivée des convives. Déjà, bien des prières sont montées vers Dieu en sa faveur. Il faut qu’il connaisse, lui aussi, la paix de Dieu.

Et Pierrot? Maryse a promis de l'inviter un jour, chez elle...

— On visitera Marseille que je connais bien, lui a-t-elle soufflé à l’oreille. On se promènera sur le vieux port, le long des quais, sur la Canebière...

Ces propositions ont évidemment trouvé un grand écho dans le cœur du petit garçon qui, déjà, se voit déambulant en compagnie de Maryse dans les rues animées de la grande ville. Pour l'instant, chacun est d’accord qu’il se rendra tous les jeudis à la Jeune Armée. Tante Emma s’occupera de lui comme une seconde maman.

Et en cette belle journée d’août qui s'achève, Maryse, avec des yeux rougis, se penche vers Tante Emma pour lui dire tout bas :

* Tu sais, Tante, je n’oublierai jamais mon séjour à Valence. Au fond, je crois bien que c’est Dieu qui l’a permise, cette grève.
* Je le crois aussi, répond-elle avec son beau sourire.

FIN